
ANNALES DU MAGHREB & DE L'ESPAGNE

PAR

IBN EL-ATHIR

(Suite. — Voir les nos 223 à 228)

Il ne prenait pas part à la lutte et était rentré dans sa demeure, où pénétra un soldat du *djond* ; alors saisissant son épée il se jeta dehors en proclamant la guerre sainte, et il fut tué. Pendant sept jours son cadavre resta abandonné sur un monceau de ruines sans qu'aucune bête féroce ou aucun oiseau de proie en approchât. C'était un homme vertueux qui avait appris les traditions auprès de (Sofyân) Ibn 'Oyeyna et d'autres.

La prise de la ville causa la fuite de nombreux Tunisiens, dont le retour s'effectua à la suite du pardon qui leur fut octroyé par Ziyâdet Allâh.

[P. 313] Siège de Tolède

En 219 (15 janvier 834), 'Abd er-Rah'mân ben el-H'akam l'Omeyyade, souverain d'Espagne, envoya un corps de troupes commandé par Omeyya ben El-H'akam contre Tolède, dont les habitants s'étaient révoltés contre El-H'akam et soustraits à son autorité. Ce général serra la ville de près, coupa les arbres de (la banlieue) et détruisit les cultures, mais sans arriver à réduire les habitants. Alors il s'éloigna, mais en laissant à Cala-

trava un corps de troupes commandé par Meysera, connu sous le nom de Fata Aboû Ayyoûb. Quand il fut parti, une troupe nombreuse de Tolédans sortit de la ville dans l'espoir de trouver quelque occasion où la négligence de Meysera leur permettrait de s'emparer de lui et des siens. Mais ce chef, informé de leur tentative, [P. 314] dressa des embuscades dans divers endroits. Quand les Tolédans s'approchèrent de Calatrava pour tenter leur attaque, les troupes embusquées les entourèrent de toutes parts et en firent un grand massacre; ceux qui purent y échapper s'enfuirent à Tolède. On coupa les têtes des cadavres et on alla les présenter à Meysera, qui fut péniblement impressionné par leur grand nombre et en eut une vraie frayeur; il en ressentit un vif chagrin et mourut quelques jours après (1).

Dans le cours de la même année, il y eut encore à Tolède une violente émeute connue sous le nom de *Malh'amat el-'irâs* (catastrophe de la corde?) et où de nombreux habitants périrent (2).

[P. 321] En 220 (4 janvier 835), 'Abd er-Rah'mân envoya une armée contre Tolède, mais les combats qu'elle livra ne la rendirent pas maîtresse de cette ville.

[P. 336] 'Abd er-Rah'mân se rend maître de Tolède

Nous avons parlé déjà de la révolte des Tolédans contre 'Abd er-Rah'mân ben El-H'akam ben Hichâm, le souverain omeyyade d'Espagne, et de l'envoi plusieurs fois renouvelé de troupes pour les réduire. En 221 (25 décembre 835), une troupe de Tolédans (3) se rendit à Calatrava, où se trouvaient des troupes d'Abd er-

(1) Voir le récit du *Bayân*, II, 86, et de Dozy, II, 98.

(2) Le *Bayân* est muet à ce sujet.

(3) Les traîtres avaient Ibn Mohâdjir à leur tête (*Bayân*, II, 87) Cf. Dozy, II, 93.

Rah'mân. [P. 337] Alors ces guerriers réunis se mirent à pousser activement le siège de la ville et coupèrent aux habitants toute communication. Cette situation pénible dura jusqu'au commencement de 222 (13 décembre 836), où 'Abd er-Rah'mân envoya encore contre eux son frère El-Welîd ben El-H'akam, qui les trouva épuisés par les suprêmes efforts qu'ils avaient faits ; éprouvés comme ils l'étaient par la longueur du siège, ils ne pouvaient plus résister aux attaques, et El-Welîd emporta la ville d'assaut le samedi 8 redjeb (15 juin 837). Il s'y installa et fit reconstruire le château qui dominait la porte du fort (1), car il avait été détruit sous le règne d'El-H'akam ; il en partit à la fin de cha'bân 223 (fin juillet 838), c'est-à-dire après que la réorganisation administrative fut terminée et que le calme fut rentré dans les esprits.

[P. 350] **Mort de Ziyâdet Allâh
et avènement de son frère El-Aghlab (2)**

Le 14 redjeb 223 (10 juin 838) mourut Ziyâdet Allâh ben Ibrâhim ben el-Aghlab, émîr d'Ifrîkiyya, à l'âge de cinquante et un ans neuf mois et huit jours, après un règne de vingt et un ans et sept mois.

Son successeur fut son frère Aboû 'Affân (3) el-Aghlab ben Ibrâhîm ben el-Aghlab, qui traita libéralement le *djond*, réprima de nombreux abus, augmenta les traitements des gouverneurs et fit cesser les exactions de ceux-ci ; il proscrivit de Kayrawân le vin de dattes et le vin. En 224 (22 novembre 838), il dirigea contre la Sicile une incursion qui revint saine et sauve en rame-

(1) C'est-à-dire le château élevé par 'Amroûs.

(2) Sur ce chapitre, qui est traduit dans la *Biblioteca*, 1, 372, comparez la note 1 de la p. 97.

(3) On lit Abou 'Ik'âl dans le *Bayân*, 1, 99, et dans Ibn Khaldouïn (*Berbères*, 1, 414 ; *Desvergers*, 411).

nant du butin. En 225 (11 novembre 839), plusieurs châteaux-forts de Sicile demandèrent quartier aux musulmans, entre autres H'ign el-balloût' (Caltabellotta), Platano, Corleone et Moroû (Calatomauro?). Une flotte musulmane débarqua en Calabre, où elle demeura victorieuse, puis rencontra et battit la flotte de l'empereur de Constantinople; la victoire fut complète, et les vaisseaux mis en fuite durent se réfugier à Constantinople. [P. 351] En 226 (30 octobre 840), une expédition fut faite en Sicile contre Castrogiovanni; les assaillants firent du butin et des prisonniers, et promènèrent l'incendie sans rencontrer de résistance. De là ils marchèrent contre H'ign el-Ghîrân (Fort des grottes), qui se compose de quarante grottes, et le mirent entièrement au pillage.

C'est en cette année que mourut, comme nous le raconterons, Aboû 'Affân.

[P. 351] En 223 (2 décembre 837), 'Abd er-Rah'mân ben el-H'akam, souverain d'Espagne, envoya une armée contre Alava; elle s'établit auprès de H'ign el-Gharât, qu'elle assiégea; elle s'empara du butin qu'elle y trouva, en tua les habitants et s'en retourna, emmenant captifs les femmes et les enfants (1).

[P. 361] **Expédition des Musulmans d'Espagne**

En 224 (22 novembre 838), 'Abd er-Rah'mân envoya sur le territoire ennemi 'Obeyd Allâh (2), connu sous le

(1) En l'année 223, une expédition contre la Galice fut commandée par El-Welîd ben el-H'akam (*Bayân*, II, 87).

(2) J'ai corrigé le texte, qui lit « 'Abd Allâh », tant par ce que nous savons d'autre part qu'à cause de la leçon correcte imprimée dans Makkari (I, 222), qui parle de cette campagne. D'après le *Bayân* (l. 1.), le chef de l'expédition aurait été El-H'akam, fils du khalife.

nom d'Ibn el-Balensi. Ce général poussa jusqu'à Alava et eut à soutenir un combat acharné contre les polythéistes, qui étaient sortis en nombre au-devant de lui; mais ceux-ci furent défaits, et il en fut tué une quantité innombrable. Les monceaux formés par les têtes coupées étaient tellement hauts que les cavaliers qu'ils séparaient ne se voyaient pas les uns les autres.

En la même année, Loderîk' tenta avec son armée une incursion contre Medinaceli, en Espagne. Fortoûn ben Moûsa, à la tête de troupes nombreuses, s'avança contre lui, le défit et lui tua beaucoup d'hommes; puis il alla assiéger le château qu'avaient élevé les habitants d'Alava, vis-à-vis les places frontières musulmanes, le prit et le détruisit (1).

[P. 362] En 224 (22 novembre 838), la guerre éclata en Ifrîkiyya, entre 'Isa ben Rey'ân Azdi et les Lawâta, les Zawâgha et les Miknâsa. La lutte eut lieu entre Gafça et K'ast'îliya, et 'Isa égorga tous ses ennemis jusqu'au dernier (2).

En la même année, les habitants de Sidjilmâsa, d'accord avec Midrâr ben El-Yasa', confièrent le pouvoir en cette ville à Meymoûn ben Midrâr et expulsèrent le frère de ce dernier, connu sous le nom d'Ibn Tak'îya. Meymoûn, après qu'il eut bien établi son autorité, déporta son père et sa mère dans l'une des bourgades de Sidjilmâsa (3).

[P. 367] En cha'bân 225 (juin 840), 'Abd er-Rah'mân,

(1) Le *Bayân* (l. l.) parle seulement d'une campagne entreprise en 225 par 'Abd er-Rah'mân en personne. Makkari (l. l.) parle de l'attaque du roi chrétien et d'une campagne du khalife, qu'il semble mettre l'une et l'autre sous l'année 224. Voir plus bas.

(2) Cette affaire, que Noweyri passe sous silence, est aussi rappelée par le *Bayân*, I, 99, et par Ibn Khaldouïn (Desvergers, p. 441); cf. Fournel, I, 507.

(3) Comparez *Bayân*, I, 400 et 455; Bekri, p. 333; Fournel, I, 508. On trouve aussi l'orthographe Ibn Bakiya.

souverain d'Espagne, pénétra sur le territoire des polythéistes à la tête d'une nombreuse armée et s'avança en Galice, où il se rendit maître de plusieurs forts. Il parcourut le pays en y semant la ruine, le pillage et la mort, et y faisant de (nombreux) captifs. A la fin de cette incursion, qui dura longtemps, il rentra à Cordoue (1).

[P. 369] **Mort d'El-Aghlab ;
règne d'Abou' l-'Abbâs Moh'ammed ben el-Aghlab**

Le jeudi 22 rebî' II 226 (17 février 841), mourut El-Aghlab ben Ibrâhîm, après un règne de deux ans, sept mois et sept jours (2).

Il eut pour successeur son fils Abou' l-'Abbâs Moh'ammed ben el-Aghlab ben Ibrâhîm ben el-Aghlab, dont l'autorité s'étendit sur toute l'Ifrîkiyya (3). En 239 (11 juin 853), il fonda non loin de Tâhert une ville qu'il nomma 'Abbâsiyya; elle fut livrée aux flammes par Aflah' ben 'Abd el-Wahhâb l'Ibâd'ite, qui envoya cette nouvelle à l'Omeyyade régnant en Espagne, et ce dernier lui fit parvenir pour sa peine la somme de cent mille dirhems (4). Moh'ammed ben el-Aghlab mourut [P. 370] le lundi 1^{er} moh'arrem 242 (9 mai 856), après un règne de quinze ans, huit mois et dix jours.

(1) Voyez p. 206, n. 1. — Makkari (I, 223) mentionne aussi sous cette année un échange d'ambassades entre les cours de Cordoue et de Constantinople.

(2) D'autres allongent cette période d'une couple de mois (Fournel, I, 509).

(3) Sur le règne de ce prince, voir le *Bayân*, I, 100; Desvergers, 412; Fournel, I, 509; *Berbères*, I, 445.

(4) La fondation de cette ville ainsi que sa destruction, sont encore rappelées ailleurs (*Berbères*, I, 449; Belâdhori, p. 234; Desvergers, p. 412, où la date 237 est probablement une faute typographique; Fournel, I, 513).

Règne d'Aboû Ibrâhîm Ah'med, fils du précédent

Aboû Ibrâhîm Ah'med, qui remplaça son père défunt (1), traita le peuple avec justice, donna de grosses soldes au *djond* et bâtit en Ifrîkiyya dix mille châteaux-forts en pierre et chaux avec portes de fer; il acquit de (nombreux) esclaves noirs. Aucun soulèvement n'agita son règne, et il mourut le mardi 17 dhoû' l-k'a'da 249 (31 décembre 863); il avait vingt-huit ans et avait régné sept ans, dix mois et douze jours.

Règne d'Aboû Moh'ammed Ziyâdet Allâh, frère du précédent

Ziyâdet Allâh succéda à son frère (2) et marcha sur les traces de ses prédécesseurs; mais il mourut bientôt, le samedi 19 dhoû l-k'a'da 250 (23 décembre 864), après un règne d'un an et six jours.

Règne de Moh'ammed ben Ah'med ben el-Aghlab (3)

Ziyâdet Allâh eut pour successeur Aboû 'Abd Allâh Moh'ammed ben Ah'med ben Moh'ammed ben el-Aghlab, qui suivit la même voie que ses prédécesseurs; il était lettré, intelligent et sage administrateur, mais les chrétiens purent alors s'emparer de plusieurs localités de

(1) D'autres disent son oncle (p. ex. le *Bayân*, I, 105); voir Fournel, I, 515.

(2) La plupart des auteurs disent de même, probablement avec raison; certains disent *son père*, leçon qui se retrouve dans le ms de Paris (mais cf. *Berbères*, I, 422; Fournel, I, 518).

(3) Ce chapitre figure dans la *Biblioteca*, I, 389.

Sicile. Lui aussi éleva des forteresses et des corps de garde sur le littoral. Il y a en Occident (1) une région appelée la Grande Terre, à quinze jours de Bark'a, où l'on trouve sur le littoral la ville de Bâra (Bari), habitée par des chrétiens qui ne sont pas des Roûm. Cette ville fut l'objectif d'une expédition, qui ne réussit pas, de H'ayât (2), affranchi d'El-Aghlab, puis de Khalfoûn [P. 371] le Berbère, qu'on dit affranchi de Rebi'a, et qui s'en rendit maître sous le khalifat d'El-Motawakkil. On vit ensuite prendre le dessus un nommé El-Mofarredj ben Sâlim (3), qui se rendit maître de vingt-quatre châteaux-forts qu'il garda; puis il annonça ses conquêtes au gouverneur d'Égypte, en ajoutant qu'il ne voyait, tant pour lui que pour ses compagnons, d'autre moyen de dire (canoniquement) la prière que si le (khalife et) imâm l'investissait de ce pays et lui en confiait l'administration, de manière à n'être plus un simple conquérant; puis il édifia une mosquée principale (*djâmi'*). Au bout de quelque temps, ses compagnons se soulevèrent contre lui et le massacrèrent.

Abou 'Abd Allâh Moh'ammed mourut en 261 (15 octobre 874).

Nous avons parlé d'un seul coup de tous ces princes à cause du petit nombre de faits se rapportant à chacun d'eux.

[P. 377] En 227 (20 octobre 841), une armée envoyée en territoire ennemi par 'Abd er-Rah'mân fut, entre Arboûna (Narbonne) et Chertânia (la Cerdagne), entourée par les chrétiens; la bataille dura toute la nuit, mais au matin la faveur divine descendit sur les musulmans, qui restèrent vainqueurs. Moûsa ben Moûsa, chef de l'avant-garde, déploya dans cette bataille un courage

(1) Ce qui suit est presque entièrement extrait de Belâdhorî, p. 234 et 235.

(2) H'abla (Djabala?), d'après Belâdhorî.

(3) Sellâm (*ibid.*).

remarquable (1). Des dissentiments qui éclatèrent entre lui et Djerîr ben Mowaffek', un autre des principaux personnages de l'état, furent cause de la révolte de Moûsa contre 'Abd er-Rah'mân.

En cette année aussi mourut Alphonse, roi des chrétiens d'Espagne (2), après un règne de soixante-deux ans, ainsi que le juriste mâlekite Moh'ammed ben 'Abd Allâh ben H'assân Yah'çobi (3), qui était originaire d'Ifrîkiyya. (Orthographe de Chert'âniya).

[Tome VII, p. 3] **Expéditions des musulmans en Sicile (4)**

En 228 (9 octobre 842), El-Fad'l ben Dja'far Hamadâni opéra un débarquement dans le port de Messine, d'où il envoya diverses colonnes qui rapportèrent un butin considérable. Les habitants de Naples lui demandèrent quartier et firent cause commune avec lui. El-Fad'l attaqua vigoureusement la ville de Messine (5), mais sans pouvoir s'en rendre maître. Alors un corps de troupes contourna une montagne qui domine cette ville, la gravit, puis en redescendit sur la ville même, dont la population était absorbée par la lutte qu'elle soutenait contre [Ibn] Dja'far ; se trouvant ainsi prise à revers,

(1) Cette campagne est rappelée par le *Bayân* (II, 88) sous l'année 227. Makkari (t. I, 222) la place sous l'année 226, et l'éditeur, corrigeant *سرطانية* de ses mss, l'a transformé en *بريطانية*.

(2) Alphonse II le Chaste, roi des Asturies.

(3) Le *Bayân* (I, 100) rappelle aussi la mort de ce disciple de Mâlik ben Anas et rapporte une anecdote le concernant ; il l'appelle Abou Moh'ammed 'Abd Allâh ben Abou H'assân Yah'çobi, nom sous lequel parle aussi de lui Ibn Farhoun (ms arabe 5032 de Paris, f. 65 v°) ; ce biographe hésite entre les années 226 et 227 pour la date de la mort de ce juriste.

(4) Ce chapitre figure dans la *Biblioteca* (I, 374).

(5) J'adopte la leçon d'Amari et du ms de Paris, au lieu de celle du texte imprimé.

elle lâcha pied, et les musulmans restèrent maîtres de Messine.

La même année eut lieu la prise de la ville de Meskân (1).

En 229 (29 septembre 843), Aboû'l-Aghlab el-'Abbâs ben el-Fad'l, à la tête d'un corps de troupes, arriva jusqu'à Chera (2), dont les habitants, à la suite d'un combat acharné, durent fuir : dix mille des leurs perdirent la vie, tandis que trois musulmans seulement trouvèrent le martyre. Pareil fait ne s'était pas encore produit en Sicile.

En 232 (27 août 846), El-Fad'l ben Dja'far, qui avait commencé le siège de Lentîni, fut averti que les habitants, ayant adressé une demande de secours au Patrice qui était en Sicile, avaient obtenu une réponse favorable : « Le signal de mon arrivée, avait-il ajouté, consistera en feux allumés trois nuits de suite [P. 4] sur telle montagne ; j'arriverai le quatrième jour pour assaillir les musulmans de concert avec vous. » Alors El-Fad'l fit allumer pendant trois nuits des feux sur la montagne en question, ce qui fit que les habitants de Lentîni commencèrent leurs préparatifs. De son côté le général musulman fit les siens : il organisa une embuscade du côté de laquelle les assiégeants devaient, quand ils seraient attaqués, feindre de fuir, pour ensuite faire volte-face quand ils l'auraient dépassée. Le quatrième jour en effet, les habitants de Lentîni, qui attendaient l'arrivée du Patrice, firent une sortie en masse et attaquèrent les musulmans, qui prirent la fuite et attirèrent les chrétiens jusqu'au-delà de l'embuscade ; puis ils firent volte-face, tandis que leurs camarades apostés attaquaient l'ennemi par derrière. Il en fut fait un grand carnage, et le petit nombre de ceux qui échappèrent demandèrent grâce pour leurs vies et leurs biens, à quoi

(1) Amari (*l. l.* I, 374) croit qu'il s'agit de Mih'ikân, aujourd'hui Alimena.

(2) Amari (*ib.* I, 375) propose de lire بشيرة (Butira?).

les musulmans consentirent moyennant reddition de la ville.

Dans la même année les musulmans s'installèrent dans la ville de Tarente en Lombardie et y fixèrent leur séjour.

En 233 (16 août 847), dix *chelendi* chrétiens vinrent jeter l'ancre à Mersa et-T'in [Mondello, près Palerme (1)] et débarquèrent des soldats ; mais ceux-ci s'égarèrent et, forcés de revenir sans avoir rien pu faire, ils se rembarquèrent sur les bâtiments qui les avaient amenés, dont sept furent submergés.

En 234 (5 août 848), les Ragusains conclurent la paix avec les musulmans moyennant livraison de la ville et de ce qu'elle renfermait. Les vainqueurs la détruisirent après en avoir enlevé tout ce qui était transportable.

En 235 (25 juillet 849), une troupe de musulmans marcha contre Castrogiovanni et en revint saine et sauve, après avoir livré cette ville au pillage, au meurtre et à l'incendie.

En redjeb 236 (janvier 851), mourut l'émir musulman de Sicile, Moh'ammed ben 'Abd Allâh ben el-Aghlab, [P. 5] qui avait exercé le pouvoir pendant dix-neuf ans (2). Il résidait à Palerme, d'où il ne sortait pas ; il se contentait d'envoyer de là des troupes et des colonnes qui lui servaient d'instruments de conquête et de pillage.

(1) Voir sur cet endroit Edrisi, dans la portion traduite par Amari, *ib. i*, 120.

(2) D'après la table des gouverneurs de Sicile dressée par Amari (*Biblioteca*, trad. II, 723), ce personnage commença d'occuper cette situation en 217, mais fut remplacé en 220 par Ibrâhîm ben 'Abd Allâh (*supra*, p. 95). Ce dernier ne fit probablement qu'un intérim de courte durée, si l'on accepte la durée de dix-neuf ans qu'assigne notre auteur au commandement de Moh'ammed ben 'Abd Allâh, lequel était d'ailleurs en Ifrikiyya en 218 (*Bayân*, I, 97), et qu'on retrouve en Sicile en 220 (*ib.*, 98).

Guerre entre Moûsa et El-H'ârith ben Yezîgh (1)

En 228 (9 octobre 842) des combats eurent lieu contre Moûsa, gouverneur de Tudèle, et El-H'ârith ben Yezîgh, qui commandait l'armée du souverain d'Espagne, 'Abd er-Rah'mân, voici à quel propos (2). Nous avons dit qu'en 227 (20 octobre 841) des dissentiments fondés sur la jalousie avaient éclaté entre Moûsa ben Moûsa, l'un des principaux officiers d' 'Abd er-Rah'mân et gouverneur de Tudèle, et les autres généraux. Alors ce chef se souleva contre 'Abd er-Rah'mân, qui fit marcher contre lui des troupes commandées par H'ârith ben Yezîgh et par d'autres chefs. Près de Borja (3) eût lieu une rencontre où Moûsa perdit de nombreux soldats, y compris l'un de ses cousins. El-H'ârith retourna ensuite à Saragosse. Mais Moûsa ayant envoyé son fils Alb (الْب) ben Moûsa à Borja, El-H'ârith vint assiéger cette dernière ville et s'en empara, puis s'en retourna après avoir fait mourir le fils de Moûsa. Il (Moûsa?) se rendit ensuite à une invitation de (El-H'ârith?), qui lui offrit de conclure la paix moyennant abandon de la ville; mais Moûsa se retira à Arnît (Arnedo), si bien qu'après l'avoir cherché plusieurs jours, El-H'ârith marcha sur cette localité et y assiégea son adversaire. Celui-ci députa alors à Garcia, l'un des princes polythéistes d'Espagne : une alliance fut conclue entre eux contre El-H'ârith, et des embuscades furent préparées sur la route que celui-ci devait suivre. (Moûsa

(1) Cet officier est probablement celui dont le nom est écrit El-H'ârith ben Bezî' par le *Bayân*, II, 98. Le nom Bezî' figure plus haut, sous l'année 198.

(2) Les événements qui suivent sont indiqués très brièvement dans le *Bayân*, II, 89. Makkari n'en parle pas.

(3) Il s'agit certainement de la Borja située au sud de Tudèle et autre que la Berja dont parle Edrisi, qui se trouve près d'Almería.

lui-même) se posta avec un corps de cavalerie et d'infanterie dans un endroit nommé *amr* près de la rivière qui arrose cette localité. Quand El-H'ârith arriva à cette rivière, il fut assailli à l'improviste et entouré de toutes parts; il lutta vaillamment, mais un coup qui l'atteignit à la tête lui creva l'œil, et il fut fait prisonnier.

'Abd er-Rah'mân, vivement impressionné par cet échec, équipa une nombreuse armée dont il confia le commandement à son fils Moh'ammed, et qu'il envoya contre Moûsa en ramadân 229 (mai-juin 844). Moh'ammed s'avança vers Pampelune et livra près de cette ville à une forte armée polythéiste une bataille où Garcia et nombre des siens périrent. Moûsa s'étant ensuite livré à de nouveaux actes de rébellion contre 'Abd er-Rah'mân, ce prince leva et fit marcher contre lui un corps de troupes considérable. [P. 6] Le rebelle demanda alors la paix, qui lui fut accordée; il donna son fils Ismâ'il en ôtage, et le gouvernement de Tudèle lui fut rendu. A son arrivée dans cette ville, il en expulsa tous ceux dont il avait quelque chose à craindre et s'y établit solidement.

[P. 11] **Attaques des polythéistes contre les musulmans d'Espagne (1)**

En 230 (17 septembre 844), les Madjoûs, partis des régions les plus éloignées de l'Espagne, vinrent attaquer par mer les pays musulmans. Ils se montrèrent tout d'abord en dhoû' l-hiddja 229 (août-septembre 843) près

(1) Sur cette attaque des Normands, voir Dozy, *Recherches*, 3^e éd., t. II, p. 252, où l'on trouve les divers récits arabes, en texte et en traduction, qui y sont relatifs, moins toutefois celui d'Ibn el-Athîr, qui a échappé à ce savant, et qui a d'ailleurs été à peu près copié par Noweyri. Cf. A. Kristoffer, *La première invasion des Normands dans l'Espagne musulmane en 844*, Lisbonne, 1892.

de Lisbonne (1), où ils restèrent treize jours et où ils livrèrent plusieurs combats aux musulmans; de là ils gagnèrent Cadix, puis Sidona, où il y eut aussi plusieurs rencontres. Le 8 de moharrem (24 septembre), ils se dirigèrent sur Séville, à douze parasanges de laquelle ils établirent leur camp. De nombreux fidèles allèrent les y attaquer, mais furent battus et laissèrent sur le terrain quantité de morts. L'ennemi vint alors camper à deux milles de la ville, dont les habitants, qui firent une sortie contre lui, furent encore défaits le 14 de moharrem (30 septembre) et perdirent beaucoup de monde tant en tués qu'en prisonniers. Les Madjoûs n'épargnèrent ni hommes ni bêtes, s'installèrent pendant vingt-quatre heures dans la banlieue de la ville et regagnèrent ensuite leurs navires. Alors l'armée d'Abd er-Rah'mân entra en ligne, ayant à sa tête de nombreux officiers; elle résista à l'impétueuse attaque des Madjoûs, qui perdirent soixante-dix hommes et durent se retirer à bord de leurs bâtiments, mais sans être poursuivis par les musulmans. Au reçu de cette nouvelle, Abd er-Rah'mân envoya une autre armée qui combattit vigoureusement les Madjoûs. Ceux-ci, obligés de reculer, furent rejoints, le 2 de rebî' I (26 novembre), par les musulmans, qui avaient reçu des secours de partout et dans les rangs desquels tout le monde venait se ranger. Attaqués par les Madjoûs, ils commencèrent par plier, mais ensuite l'ordre se rétablit, et nombre d'entre eux ayant mis pied à terre, l'ennemi s'enfuit en laissant sur le terrain environ cinq cents cadavres; on lui prit quatre navires, auxquels on mit le feu après en avoir retiré ce qu'ils contenaient. Plusieurs jours se passèrent ensuite sans aucun fait de guerre, car les Madjoûs ne débarquèrent pas. Les infidèles allèrent

(1) Ils arrivaient d'Afrique, où ils avaient opéré un débarquement à Asila ou Arzilla, d'après Bekri (p. 254); *Bayân*, I, 240; II, 89. Cf. Fournel, I, 530.

ensuite attaquer Niébla, où ils firent des prisonniers (1); puis ils débarquèrent dans une île proche de K'ouûris (Corias) pour y procéder au partage du butin. Ce spectacle enflamma de colère les musulmans, [P. 12] qui franchirent la rivière pour les attaquer et leur tuèrent deux hommes. Alors les Madjoûs allèrent à Sidona, où ils restèrent deux jours à s'emparer de vivres et à faire des prisonniers. Des bâtiments d'Abd er-Rah'mân, souverain de l'Espagne, arrivèrent ensuite à Séville, et à cette nouvelle les Madjoûs tombèrent sur Niébla, où ils continuèrent à piller et à faire des captifs, puis successivement sur Ocsonoba (2), Bâdja et Lisbonne. Ensuite ils se retirèrent et l'on n'entendit plus parler d'eux, de sorte que les populations purent respirer.

Certains chroniqueurs arabes ont aussi raconté l'incursion des Madjoûs à Séville en 246 (27 mars 860), laquelle offre des points de ressemblance avec celle dont nous venons de parler, mais j'ignore si c'est la même, puisque la date est différente, ou s'il s'agit d'une autre. Il est plus vraisemblable que les deux n'en font qu'une; je viens de faire le récit de la première, parce que l'on trouve dans chacune des traits différents.

[P. 16] En 231 (6 septembre 845), une armée musulmane pénétra en Galice sur le territoire des infidèles, où elle pilla et massacra tout. Elle s'avança jusqu'à la ville de Léon, dont elle entreprit le siège avec des catapultes. Les habitants effrayés s'enfuirent en abandonnant la ville et ce qu'elle renfermait, de sorte que les musulmans y pillèrent à leur gré, puis ruinèrent ce qui restait. Mais ils se retirèrent sans avoir pu détruire les murailles, car elles avaient dix-sept coudées de

(1) J'ai respecté la leçon du texte, qui se retrouve aussi dans un ms de Noweyri; Dozy a lu « se rendirent maîtres d'une galère ».

(2) Les ruines de cette ancienne ville épiscopale sont au nord de Faro, au lieu nommé aujourd'hui Estoy (Dozy, *l. l.*).

large (1), et ne purent qu'y ouvrir de nombreuses brèches.

[P. 17] En 231 (6 septembre 845), la guerre éclata en Ifrik'iyya entre Ah'med ben el-Aghlab et son frère Moh'ammed ben el-Aghlab. Le premier suivi d'une troupe de partisans assaillit le second dans son palais, dont les portes furent fermées par les gens de Moh'ammed; il y eut d'abord combat, mais ils finirent par s'arranger. L'influence d'Ah'med devint prépondérante, et la direction des bureaux passa entre ses mains, de sorte qu'il avait toute la réalité d'un pouvoir que Moh'ammed n'exerçait que nominalement. Cette situation dura jusqu'en 232 (27 août 846), où Moh'ammed, à la suite d'une entente conclue avec certains de ses cousins paternels et de ses clients, put combattre Ah'med: il s'empara de sa personne et l'exila en Orient, tandis que lui-même reprit l'exercice du pouvoir. Ah'med mourut en 'Irâk' (2).

[P. 23] En 232 (27 août 846), Moûsa, violant ses promesses, se révolta en Espagne contre le souverain 'Abd er-Rah'mân ben El-H'akam, alors que la paix était conclue entre eux et que Moûsa s'était soumis. Le prince fit marcher contre le rebelle une armée à la tête de laquelle il mit son fils Moh'ammed.

L'Espagne eut beaucoup à souffrir de la faim par suite d'une grande sécheresse qui commença en l'an 232 (3). Beaucoup d'hommes et d'animaux périrent, et les arbres

(1) Le *Bayân* (II, 91) parle aussi de cette affaire; il donne également aux murailles une épaisseur de dix-sept à dix-huit coudées, de même que Makkari, I, 223. Voir Dozy, *Recherches*, t. I, p. 153 de la 2^e éd. et 140 de la 3^e.

(2) On trouve de longs détails sur la guerre entre les deux frères dans les *Berbères*, I, 416; *Bayân*, I, 101-102; Pournel, I, 509. D'après Ibn Khaldoun-Desvergers (p. 113), ce fut en 232 que Mohammed l'emporta définitivement sur Ahmed.

(3) Cette disette est aussi mentionnée par le *Bayân* (II, 91).

desséchèrent (sur pied), si bien que l'on cessa de semer. Mais en cette année (*sic*), on se mit à prier pour avoir de l'eau, et l'on put arroser et semer; les ravages causés par la sécheresse s'arrêtèrent.

[P. 27] En 233 (16 août 847), Moh'ammed ben el-Aghlab, émir d'Ifrîk'iyya, révoqua Sâlim ben Ghalboûn, qu'il avait nommé gouverneur du Zâb. Celui-ci s'avança vers K'ayrawân, mais quand il fut arrivé au fort de (1), il manifesta (2) ses projets de révolte et se dirigea vers Laribus. Sur le refus des habitants de le laisser pénétrer dans cette ville, il se rendit à Bâdja, où il se mit à l'abri. Mais Ibn el-Aghlab envoya contre lui des troupes commandées par Khafâdja ben Sofyân, qui alla camper sous les murs de cette ville et commença à l'attaquer. Sâlim tenta de fuir de nuit, mais il fut poursuivi et tué par Khafâdja, qui porta sa tête à Ibn el-Aghlab. Celui-ci fit également mettre à mort Azhar ben Sâlim, qu'il gardait prisonnier.

[P. 29] Troubles en Ifrîk'iyya

En 234 (4 août 848), 'Amr ben Selîm Todjîbi, connu sous le nom d'El-K'awî', [P. 30] se révolta contre Moh'ammed ben el-Aghlab, qui le fit assiéger dans Tunis cette année-là, mais sans succès, de sorte que les troupes durent se retirer. En 235 (25 juillet 849), Ibn el-Aghlab envoya de nouveau contre le rebelle une armée qui lui livra bataille non loin de Tunis; mais un grand nombre de soldats aghlabides firent défection et passèrent du côté d'El-K'awî', qui resta vainqueur et dont la situa-

(1) Texte بلبيس; lisez Bèlezma (?); dans le récit du *Bayân* (I, 103), il n'est pas parlé de ce château.

(2) J'ai corrigé اظهر du texte en اظهر, verbe qu'on retrouve dans le passage parallèle du *Bayân*.

tion acquit plus de relief. En 233 (14 juillet 850), de nouvelles troupes aghlabides défirent enfin le rebelle et firent un grand massacre de ses partisans; lui-même fut poursuivi par un homme qui le décapita, et l'armée d'Ibn el-Aghlab entra à Tunis l'épée à la main en djomâda I (1).

[P. 33] En 235 (25 juillet 849), le khalife (abbaside) El-Motawakkil fit reconnaître ses trois fils en qualité d'héritiers présomptifs. A Moh'ammed, à qui il attribua le surnom honorifique d'El-Montaçir billâh, il attribua à titre de fiefs l'Ifrîk'iyya, le Maghreb tout entier..., etc.

[P. 34] Événements d'Espagne

En 235 (25 juillet 849), 'Abbâs ben Welîd, connu sous le nom de Tabli (الطابلي), alla combattre dans les environs de Todmîr un rassemblement qui s'était formé et avait pris pour chef un nommé Moh'ammed ben 'Isa ben Sâbik'. 'Abbâs réduisit cette région, combattit les rebelles et s'en retourna après leur avoir accordé la paix.

La même année, des troubles occasionnés par les habitants de Tâkoronnâ et par les Berbères des environs furent sévèrement réprimés par un corps de troupes qu'Abd er-Rah'mân envoya contre eux.

El-Mondhir, que son père 'Abd er-Rah'mân avait envoyé faire une incursion contre les chrétiens à la tête d'une armée considérable, pénétra dans le pays d'Alava (2).

En redjeb (janvier-février 850), de grandes inondations eurent lieu en Espagne : le pont d'Ecija fut emporté, les

(1) Correspondant au 9 nov.-8 déc. 850; dans le récit de ces événements par le *Bayân* (1, 103), on lit le 10 rebî I, ou 20 sept.

(2) Le *Bayân*, qui ne parle d'aucune des trois expéditions qui précèdent, mentionne par contre, sous les années 234 et 235, des opérations militaires aux îles Baléares.

moulins furent détruits, le fleuve de Séville submergea seize bourgades, et le Tage, devenu large de trente milles, en submergea dix-huit. Ces graves désastres affligèrent tout le pays dans l'espace d'un seul mois (1).

Rodmîr ben Adfouch (Ramire I^{er}, fils de Bermude) mourut en redjeb, après un règne de huit ans.

Le poète Abou 's-Sawl Sa'id ben Ya'mer ben 'Ali mourut à Saragosse.

[P. 38] En 236 (14 juillet 850), H'abîba le Berbère (2) se révolta en Espagne, dans les montagnes d'Algéziras. Les nombreux partisans qui se joignirent à lui furent arrêtés dans leurs incursions victorieuses par des troupes d'Abd er-Rah'mân, qui les battirent et les dispersèrent.

En la même année, des troupes d'Espagne firent une expédition sur le territoire de Barcelone; elles y tuèrent de nombreux habitants, emmenèrent tout le reste en captivité et revinrent sans encombre, chargées de butin (3).

[P. 40] **Gouvernement d'El-'Abbâs ben el-Fad'l en Sicile; ses conquêtes (4)**

Nous avons dit, sous l'année 228, que Moh'ammed ben 'Abd Allâh, émir de Sicile, mourut en 236 (14 juillet 850). A sa mort, les musulmans tombèrent d'accord pour mettre à leur tête El-'Abbâs ben el-Fad'l ben Ya'koûb, et informèrent de leur choix l'émir d'Ifrîk'iyya, Mohammed ben el-Aghlab, qui envoya son investiture au nouveau

(1) Les ravages causés par cette inondation sont aussi rappelés par le *Bayân* (II, 91-92).

(2) Il est appelé H'abib Bernesi par le *Bayân* (II, 92).

(3) Ni le *Bayân* ni Makkari n'ont mentionné cette campagne.

(4) Ce chapitre et le suivant figurent dans la *Biblioteca*, I, 377. Il faut aussi comparer le *Bayân* sous les années correspondantes.

chef. Avant même que ce diplôme lui fût parvenu, El-'Abbâs avait envoyé en expédition diverses colonnes qui avaient rapporté du butin. Après sa nomination officielle, il se mit lui-même en campagne. Il envoya une colonne commandée par son oncle paternel Rebâh', qu'il avait mis à la tête de son avant-garde, contre le fort d'Aboû Thawr (Caltavuturo), et cet officier en revint avec du butin et des prisonniers. El-'Abbâs fit massacrer ceux-ci et s'avança vers Castrogiovanni en pillant, brûlant et détruisant tout sur son passage : il voulait ainsi forcer le Patrice à sortir pour le combattre, mais ce fut en vain, et il dut retourner (à Palerme).

En 238 (22 juin 852), il poussa avec une armée considérable jusqu'à Castrogiovanni et se livra au pillage et à la destruction ; puis il alla à Catane, à Syracuse, à Nout'os (Noto) et à Raguse, continuant de semer dans ces régions le pillage, la ruine et l'incendie. Il alla camper sous les murs de Bothîra (Butera), dont les habitants, après avoir subi un siège de cinq mois, obtinrent la paix moyennant livraison de cinq mille (esclaves).

En 242 (9 mai 856), El-'Abbâs, à la tête d'un corps de troupes important, se rendit maître de cinq châteaux-forts (1).

En 243 (29 avril 857), il marcha contre Castrogiovanni, dont les habitants firent une sortie où ils furent mis en déroute et subirent des pertes importantes. Il se dirigea de là contre Syracuse, Tabermîn (Taormina) et autres villes en se livrant au pillage, à la destruction et à l'incendie. Il mit enfin le siège devant El-K'açr el-djedîd (2), [P. 41] qu'il serra de très près. En vain les chrétiens assiégés lui offrirent une rançon de quinze mille dinars, il refusa de l'accepter et poursuivit le siège ; ils consen-

(1) Ou, selon le ms de Paris, « de nombreux châteaux-forts ».

(2) C'est-à-dire le Château-Neuf ; le *Bayân* lit « K'açr el-h'adid » ; peut-être Gagliano (Amari, *Storia dei Mus.*, I, 327).

tirent à rendre la place à condition qu'il laissât en liberté deux cents d'entre eux seulement. Cette condition fut acceptée, et après avoir mis en vente toute la population moins les deux cents stipulés, il démantela cette place forte.

Prise de Castrogiovanni (1)

Cette conquête fut opérée par les musulmans en 244 (18 avril 858). Castrogiovanni était devenue la capitale chrétienne de la Sicile à cause de sa forte situation, et avait ainsi remplacé Syracuse, où résidait auparavant le chef de l'île, depuis que les musulmans s'étaient rendus maîtres d'une partie du pays. Or, El-'Abbâs marcha à la tête des forces musulmanes contre Castrogiovanni et Syracuse, en même temps qu'il expédiait une flotte ; celle-ci rencontra quarante *chelendi* chrétiens, qui durent fuir après avoir soutenu un combat acharné et en laissant aux vainqueurs dix de ces bâtiments avec les hommes qui les montaient. El-'Abbâs retourna alors dans sa ville (de Palerme). Puis l'hiver étant venu, une colonne fut expédiée contre Castrogiovanni, d'où elle revint après s'être livrée au pillage et à la destruction, ramenant un prisonnier chrétien qui était un personnage de marque. Comme El-'Abbâs donnait l'ordre de le mettre à mort, il demanda à être épargné en promettant de fournir de bons renseignements, et aux interrogations d'El-'Abbâs, il répondit en ces termes : « Je puis te procurer la prise de Castrogiovanni en t'indiquant le chemin qui y conduit. Par ce temps d'hiver et de neige, la garnison n'ayant pas à redouter vos attaques n'exerce pas de surveillance, et je pourrais introduire dans la ville une troupe de tes

(1) Cet important événement n'est pas même rappelé par le *Bayân* sous cette année.

soldats que tu enverras avec moi ». El-'Abbâs choisit donc deux mille cavaliers d'entre les plus braves et les plus résolus, et l'on se mit en marche. Non loin de la ville, il se mit en embuscade et envoya son oncle Rebâh' avec ses hommes d'élite. Cette petite troupe s'avança couverte par la nuit, et le chrétien, qui marchait enchaîné devant Rebâh, leur fit voir l'endroit dont il fallait se rendre maître ; on dressa alors les échelles et l'on se trouva ainsi sur la montagne ; puis on atteignit les murailles de la ville vers l'aube et alors que les sentinelles étaient endormies. Par une petite porte qui laissait entrer l'eau et où l'on jetait les ordures, les musulmans se glissèrent tous dans l'intérieur, puis, l'épée à la main, attaquèrent les chrétiens et s'emparèrent des autres portes. El-'Abbâs arriva alors avec le reste de l'armée, [P. 42] si bien que la prière de l'aube put être dite dans la place le jeudi 15 chaywâl (23 janvier 859). Il fit aussitôt installer une mosquée pourvue d'une chaire où il monta le vendredi pour y faire la *khotba* (prône). Tous les combattants trouvés dans la place furent mis à mort ; on réduisit en captivité les filles de patrices couvertes de bijoux, ainsi que des fils de rois, et l'on y trouva (des richesses) impossibles à décrire. Ce fut un jour de cruelle humiliation pour le polythéisme en Sicile !

Quand cette conquête fut connue du roi des chrétiens, il envoya de Constantinople un Patrice à la tête de trois cents *chelendi* et de nombreux soldats. El-'Abbâs quitta Palerme pour attaquer cette flotte, qui était arrivée à Syracuse ; il battit les chrétiens, qui durent se rembarquer en désordre, leur enleva cent *chelendi* et leur tua beaucoup de monde, tandis que trois musulmans seulement furent atteints par les flèches ennemies.

En 246 (27 mars 860), la paix fut rompue par beaucoup de places fortes de Sicile, Sa'ar (Sutera), Ablâ (?), Platano, K'al'at 'Abd el-Mou'min, Caltabellotta, Caltavuturo, et d'autres encore. El-'Abbâs, qui se mit en

campagne pour les réduire, eut à combattre les troupes chrétiennes, qu'il vainquit et dont il fit un grand carnage. Puis il marcha contre K'al'at 'Abd-el-Mou'min et Platano. Il était occupé à assiéger cette dernière place, quand la nouvelle de l'arrivée d'une (nouvelle et) nombreuse armée chrétienne l'obligea à s'avancer contre elle : il la rencontra à Cefalu, et à la suite d'un combat acharné il la força à se retirer à Syracuse. Lui-même rentra à Palerme, mais il remit Castrogiovanni en état de défense et y installa une garnison.

En 247 (16 mars 861), El-'Abbâs se porta vers Syracuse, où il fit du butin, et s'avança vers les grottes de K'ark'ana (1); mais il tomba alors malade et mourut au bout de trois jours, le 3 djomâda II (13 août). On l'enterra en cet endroit, mais les chrétiens exhumèrent son cadavre et le jetèrent dans les flammes. Pendant son gouvernement, qui dura onze ans, il ne cessa ni hiver ni été de faire la guerre sainte; il fit des expéditions en Calabre et en Lombardie et installa à demeure des musulmans dans ces deux régions.

[P. 43] En 237 (4 juillet 851), il surgit en Espagne, du côté des places frontières, un faux prophète qui proposa une explication nouvelle du Korân [P. 44] et qui trouva comme adhérents un certain nombre de vauriens. A côté d'autres prescriptions, il défendait qu'on se coupât les cheveux et les ongles. Le gouverneur de la région se le fit amener, et les premiers mots que lui adressa l'apôtre furent une invitation à se convertir à la foi nouvelle. Le gouverneur, après l'avoir inutilement sommé de venir à résipiscence, le fit crucifier (2).

La même année, des troupes musulmanes pénétrèrent

(1) Amari n'a pu déterminer ce nom (voir *Storia dei Mus.*, I, 310 et 335; III, 180).

(2) Il est aussi parlé de cette révolte dans le *Bayân* (II, 92), qui en place le siège dans l'est de l'Espagne, où Yah'ya ben Khâlid était alors gouverneur. Makkari est muet sur ce point.

rent sur le territoire des polythéistes et remportèrent la victoire dans une grande bataille bien connue en Espagne sous le nom d'affaire d'El-Beyd'â' (1).

[P. 46] **Mort d'Abd er-Rah'mân ben El-H'akam et avènement de son fils Moh'ammed**

Au mois de rebî' II 238 (septembre-octobre 852) mourut le souverain omeyyade d'Espagne 'Abd er-Rah'mân ben El-H'akam ben Hichâm ben 'Abd er-Rah'mân ben Mo'âwiya ben Hichâm, qui était né en 176 (27 avril 792) et avait régné trente et un ans et trois mois. Ce prince était brun et grand, il avait le nez aquilin et de grands yeux; sa barbe était longue et il faisait usage du *henné*. Il laissa quarante-cinq enfants mâles (2). Il avait de la littérature et savait faire des vers; on le compte parmi ceux qui avaient de l'amour pour leurs filles esclaves, et il est devenu célèbre par la passion qu'il conçut pour l'une d'elles, nommée T'arôûb (3). Il était versé dans la science de la loi religieuse (*cherî'a*) et dans les sciences philosophiques. La sécurité et le calme fleurirent durant le règne de ce prince, qui était d'une profonde intelligence et dont les richesses étaient considérables; il édifia des palais et des lieux de plaisance nombreux, et établit des routes. Il ajouta deux portiques à la mos-

(1) Peut-être faut-il entendre « affaire de Calatrava », car cette ville porte le nom d'El-Beyd'â' (Makkari, I, 103, l. 48). Je n'ai pas trouvé cette affaire mentionnée dans les sources arabes qui me sont accessibles.

(2) Ailleurs il est dit cent cinquante garçons et cinquante filles (Makkari, I, 223). Je crois d'ailleurs que dans le texte d'Ibn el-Athir le mot *وغيرهم* (ms de Paris *وغيرها*) de la ligne 8 est déplacé et doit être reporté à la ligne 6, après *ذكورا*. Il faut alors traduire: « ... mâles, sans parler des autres ».

(3) Sur cette femme on peut voir ce que dit Dozy, *Mus. d'Espagne*, II, 96; *Bayân*, II, 94; Makkari, I, 224; *Madjmoû'a*, 136, etc.

quée de Cordoue; la mort l'empêcha de terminer l'ornementation de cet édifice, qui fut achevée par son fils. Il éleva aussi de nombreuses mosquées principales en Espagne (1).

Celui qui lui succéda sur le trône fut son fils Moh'ammed, qui continua ses traditions de justice et termina la grande mosquée de Cordoue. Sa mère s'appelait Bahtar (2); il eut cent enfants, tous mâles (3). Ce fut lui qui introduisit en Espagne les habitudes d'une pompe royale et tous les usages royaux; aussi se croyait-il trop haut placé pour frayer avec le peuple. On comparait la pompe de sa cour à celle d'El-Welîd ben 'Abd el-Melik. C'est à lui aussi qu'on doit les premiers travaux d'art destinés à amener de l'eau potable à Cordoue même, ainsi que l'établissement d'un vaste réservoir où la population avait accès (4).

[P. 47] En 239 (11 juin 853), Moh'ammed ben 'Abd er-Rah'mân envoya son frère El-H'akam à la tête d'une armée à Calatrava, dont les Tolédans avaient ruiné les remparts et mis à mort de nombreux habitants. El-H'akam commença par en relever les murailles, y ramena les habitants qui s'étaient enfuis et remit tout en ordre; puis il marcha sur Tolède, dont il ravagea et dévasta les environs. Un autre corps de troupes, aussi envoyé par Moh'ammed contre Tolède, fut, en approchant de cette ville, surpris par les *djond* qui avaient dressé une embuscade; il dut prendre la fuite, car la plupart des soldats dont il était composé furent blessés (5).

(1) On retrouve la plupart de ces détails dans les auteurs cités à la note précédente.

(2) Le *Bayân* (II, 96) écrit Boheyr ou Bahîr. Le récit des intrigues qui accompagnèrent son avènement est fait par Dozy (II, 150).

(3) D'après le *Bayân* (*ib.*), trente-trois fils et vingt-et-une filles.

(4) Ce prince a été jugé très sévèrement par Dozy, II, 158. Comparez le *Madjmou'a*, texte, p. 141; *Bayân*, II, 109.

(5) Il est parlé de ces deux affaires dans le *Bayân*, II, 97; Dozy, II, 161.

[P. 48] **Bataille entre les musulmans
et les Francs d'Espagne**

Au mois de moharrem 240 (juin 854), eut lieu en Espagne une sanglante rencontre entre les musulmans et les Francs, voici dans quelles circonstances. On sait l'état de rébellion où se trouvaient les Tolédans contre Moh'ammed ben 'Abd er-Rah'mân aussi bien que contre son père et prédécesseur. Or Moh'ammed s'étant, à cette époque, dirigé avec ses troupes vers Tolède, les habitants de cette ville députèrent aussitôt au roi de Galice et à celui des pays basques pour demander leur aide, et ce dernier leur expédia une armée considérable. A cette nouvelle, Moh'ammed, qui était déjà dans le voisinage de Tolède, rangea son armée en bataille, après avoir eu le soin de placer des troupes en embuscade du côté du Guadacelete; lui même se porta en avant avec une faible troupe. Les Tolédans informèrent aussitôt les Francs de la faiblesse numérique de leurs ennemis, et, tout pleins de convoitise, se précipitèrent au combat. Mais, une fois la lutte engagée, les corps placés en embuscade assaillirent de toutes parts les polythéistes et les Tolédans et en tuèrent des quantités innombrables : on recueillit huit mille têtes qu'on envoya par tout le pays. Au dire des Tolédans, vingt mille hommes, tant d'un côté que de l'autre, périrent, et pendant longtemps les cadavres restèrent auprès du Guadacelete sans sépulture (1).

[P. 52] En 241 (21 mai 855), Moh'ammed, souverain d'Espagne, renforça les garnisons de Calatrava et des

(1) On peut voir le récit de cette affaire dans le *Bayân* (II, 97), qui a été suivi par Dozy (II, 162). Le roi de Léon Ordoño I envoya une armée commandée par Gatón, comte du Bierzo; mais Ibn Khaldoun parle aussi d'un envoi de troupes fait par le roi de Navarre.

régions voisines pour les mettre à même de tenir tête aux Tolédans. Il envoya aussi des troupes commandées par Moûsa faire une incursion contre les Francs; ce chef pénétra dans le pays d'Alava et s'en retourna après s'être rendu maître de plusieurs châteaux (1).

[P. 53] En 242 (9 mai 856), une armée envoyée par Moh'ammed ben 'Abd er-Rah'mân d'Espagne, pénétra sur le territoire des polythéistes jusqu'à Barcelone et, dépassant les forts de cette région, stupéfaits (de tant d'audace), [P. 54] arriva jusque par delà les districts qui en dépendent. L'expédition eut pour résultats un butin considérable et la conquête d'un château appelé T'arrâdja (2), dépendant de Barcelone et l'un des plus éloignés de cette ville.

Le 10 moharrem 242 (18 mai 856) mourut Abou'l-'Abbâs Moh'ammed ben el-Aghlab, à l'âge de trente-six ans. Il eut pour successeur son fils (3), Abou Ibrâhîm Ah'med ben Moh'ammed ben el-Aghlab, ainsi que nous l'avons dit sous l'année 226.

En 243 (29 avril 857), les Tolédans se portèrent en masse contre Talavera, où commandait Mas'ouûd ben 'Abd Allâh el-'Arîf. Celui-ci fit une sortie à la tête des soldats du *djond*, mit en déroute les agresseurs, dont il tua un grand nombre et envoya à Cordoue sept cents têtes (4).

(1) Les mêmes renseignements sont fournis par le *Bayân* (II, 98), qui cependant ne nomme pas Moûsa comme ayant commandé l'armée qui ravagea l'Alava.

(2) Le nom de cette place se retrouve, sous la forme T'arrâh'a, dans le récit de ces événements que fait le *Bayân*, l. l. C'est, à ce que m'écrit M. Codera, Tarrega, sur la route de Lérida à Barcelone.

(3) Le *Bayân* (I, 105), en opposition avec la plupart des auteurs, dit son *neveu*; il place aussi la mort de Moh'ammed à la date du 2 moharrem. Cf. Fournel, I, 514 et 515.

(4) Même récit dans le *Bayân*, II, 98.

La même année mourut le savant Choheyd ben 'Isa ben Choheyd Andalosi (1).

[P. 56] En 245 (7 avril 859), un tremblement de terre détruisit au Maghreb maintes forteresses, des lieux d'habitation et des ponts. Le khalife El-Motewakkil fit distribuer trois millions de dirhems à ceux qui, dans le lieu qu'il habitait, avaient souffert de ce phénomène (2).

[P. 58] **Expédition des infidèles d'Espagne
contre le territoire musulman (3)**

En 245 (7 avril 859), les Madjoûs (Normands) s'embarquèrent sur les côtes d'Espagne et se dirigèrent sur le territoire musulman, dont le souverain Moh'ammed ben 'Abd er-Rah'mân mit en campagne des troupes destinées à leur tenir tête. La flotte des Madjoûs arriva à Séville, et ceux qui la montaient débarquèrent à Algéziras (4) et pénétrèrent dans les environs (de la capi-

(1) J'ai corrigé le texte, qui porte, à deux reprises, Schid (ou Soheyd) : il s'agit, si je ne me trompe, d'un membre de la célèbre famille des Benou Choheyd, mais peut-être s'est-il glissé une erreur dans ce nom (voir sous l'année 188 ; Makkari, II, 31, éd. de Leyde ; Dhabbi, p. 304, n° 841).

(2) Sans parler de tremblement de terre, le *Bayân* place sous cette année (et aussi en 248) les nombreuses constructions qui ont marqué le règne d'Aboû Ibrâhîm Ahmed Aghlabi et que rappellent aussi Noweyri (*Berbères*, I, 420) et Ibn Khaldouïn (Desvergers, p. 115).

(3) Sur cette seconde attaque des Normands contre l'Espagne, voyez Dozy, *Recherches*, II, 2^e éd., p. 290 ; 3^e éd., p. 279. Ce savant n'a pas non plus consulté Ibn el-Athîr, et reproduit seulement le récit de Noweyri, que parait, encore ici, avoir copié notre auteur. Il accepte la date de 244, en opposition avec Ibn el-Athîr et le *Bayân*, qui parlent de 245. Cf. Fournel, I, 535.

(4) Le texte porte seulement *el-djezîra*, « l'île », que j'ai traduit par « Algéziras » (proprement *el-djezîrat el-khad'ra*), à cause du récit du *Bayân*, II, 99.

tales) pour y entamer la lutte. Après avoir incendié la grande mosquée (1); ils (se retirèrent et) gagnèrent la rive africaine, où ils débarquèrent à Nâkoûr (2). Ils repassèrent ensuite en Espagne, mirent en déroute les habitants de Todmîr et pénétrèrent dans le fort d'Orihuela, après quoi ils s'avancèrent vers la frontière de France (حائط أفرنجية), où ils livrèrent le pays à la dévastation et firent un butin important ainsi que de nombreux prisonniers. Ils battirent alors en retraite, mais ils furent rejoints et combattus par les bâtiments de Moh'ammed, qui incendièrent deux navires ennemis et en prirent deux autres, dont le contenu fut mis au pillage. Cet exploit exaspéra les infidèles, dont le redoublement d'ardeur guerrière procura le martyre à un certain nombre de musulmans. La flotte ennemie s'avança jusqu'à Pampelune, dont le chef franc Garcia (3) dut racheter sa vie moyennant 90,000 dinars.

La même année, le gouverneur ('âmil) de T'arsoûna (Tarazona) fit une incursion contre Pampelune et conquît le château de..... (4), dont il réduisit les habitants en captivité; le lendemain eut lieu avec les musulmans une rencontre où plusieurs de ceux-ci moururent en combattant pour leur foi.

[P. 58] Guerre en Ifrîkiyya entre les Berbères et Ibn el-Aghlab

En djomâda II 245 (septembre 859) eut lieu entre les

(1) Peut-être y a-t-il ici une confusion avec ce qui se passa à Séville, lors de la première attaque de ces pirates.

(2) Bekri (p. 213) mentionne aussi ce débarquement à Nekoûr en 244. A la p. 253, il parle également d'un second débarquement qu'ils opérèrent à Arzilla, sans qu'on voie bien s'il s'agit de l'année 230 ou de l'année 244 ou 245. Cf. *Berbères*, II, 139.

(3) Garcia fils d'Iñigo, roi de Navarre (Dozy, *Recherches*, II, 285).

(4) Nom formé de six caractères, dont les quatre derniers sont l, s (ou ch), a, n; les deux premiers peuvent être chacun b, t, n et y.

Berbères et l'armée d'Abou Ibrâhîm Ah'med ben Moh'ammed ben el-Aghlab une bataille importante causée par le refus des Berbères de Lohân (1) de payer au gouverneur de Tripoli les dîmes et les impôts qu'ils lui devaient. [P. 59] Battu et forcé de fuir devant eux, il gagna Lebda, qu'il fortifia, puis se dirigea sur Tripoli. L'émir Ah'med lui envoya des troupes commandées par son frère Ziyâdet Allâh, qui vainquit les Berbères et en massacra un grand nombre; il lança en outre sa cavalerie à leur poursuite et fit sabrer ceux qu'elle atteignit; les prisonniers furent décapités, et le contenu du camp ennemi fut livré aux flammes.

Les Berbères durent alors se soumettre, livrèrent des otages et payèrent leurs impôts.

[P. 60] En 246 (27 mars 860), Moh'ammed ben 'Abd er-Rah'mân s'avança (2) avec des troupes nombreuses et un grand attirail militaire contre la région de Pampelune: il réduisit, ruina et ravagea ce territoire, qui fut mis au pillage et où il sema la mort. Il se rendit maître des châteaux-forts de Fîroûs, de Fâlah'san et d'El-K'achtil (3): dans ce dernier il mit la main sur Fortoûn, fils de Garcia, qu'après avoir gardé pendant vingt ans à Cordoue comme prisonnier il renvoya dans sa patrie et qui mourut âgé de quatre-vingt-seize ans. Moh'ammed passa trente-deux jours sur le territoire de Pampelune.

(1) Les Benou' l-Lohân sont cités dans les *Berbères* (I, 170) et Ya'koubi, *Descriptio al-Maghrîbi* (p. 52). Le *Bayân* a passé sous silence cette insurrection, dont la mention se retrouve ailleurs (*Berbères*, I, 420; Ibn Khaldoun-Desvergers, p. 116).

(2) Cette expédition ne fut pas entreprise par le khalife en personne, à en croire d'autres auteurs qui en parlent également (*Bayân*, II, 79; Makkari, I, 225-6).

(3) J'ignore quelles sont ces localités, dont je ne retrouve que la dernière dans le *Bayân* (II, 100).

[P. 68] **Gouvernement de la Sicile par Khafâdja ben Sofyân et par son fils Moh'ammed ; leurs campagnes (1).**

On a vu sous l'année 236 qu'El-'Abbâs, émir de Sicile, mourut en 247. La population fit choix pour le remplacer de son fils 'Abd Allâh ben el-'Abbâs, ce dont on informa l'émir d'Ifrîk'iyya. 'Abd Allâh envoya des colonnes de divers côtés et conquît maints et maints châteaux-forts, entre autres le Djebel Aboû Mâlik, la K'al'at el-Arminîn et la K'al'at el-Mochâri'a (2). Ces événements eurent lieu dans une période de cinq mois, au bout de laquelle, en djomâda I 248 (6 mars 862), arriva Khafâdja ben Sofyân, envoyé d'Ifrîk'iyya en qualité d'émir. [P. 69] La première colonne qu'expédia le nouveau chef fut commandée par son fils Mah'moûd (3) et dirigée contre Syracuse ; elle se livra au pillage, à la dévastation et à l'incendie, mais les chrétiens l'attaquèrent et la battirent, de sorte qu'elle dut battre en retraite ; cependant les habitants de Raguse lui demandèrent l'*amân*.

On verra qu'en 252 il y eut encore une demande d'*amân* par Raguse ; j'ignore si cela constitue une simple divergence des dates données par les chroniqueurs, ou s'il s'agit de deux campagnes différentes, dont la seconde aurait été provoquée par le manquement des Ragusains à la parole donnée.

En moh'arrem 250 (12 février 864) fut prise la ville de Noû'tos (Noto), grâce à l'indication, donnée par quelques habitants aux musulmans, d'un passage par où ils

(1) Ce chapitre figure dans la *Biblioteca*, I, 382.

(2) Amari déclare n'avoir pu identifier ces trois localités.

(3) Sur ce nom, voir la note d'Amari (*Biblioteca*, trad., I, 383), qui est disposé à croire que ce nom est celui d'un autre fils de Khafâdja et ne doit pas être corrigé en « Mohammed » ; voir plus bas.

purent s'y introduire ; le butin qu'on y fit fut des plus riches. Un siège livra également la ville de Chikla (Scicli) (1).

En 252 (21 janvier 866), Khafâdja s'avança contre Syracuse, puis vers l'Etna ; il reçut alors des messagers de Taormine (2), qui demandait l'*amân*, et envoya dans cette ville sa femme et son fils pour en arrêter les conditions. L'accord était conclu quand les chrétiens violèrent leur parole, et Khafâdja envoya son fils Moh'ammed, qui, à la tête d'un corps d'armée, prit la ville et réduisit les habitants en esclavage. En la même année, Khafâdja s'étant avancé contre Raguse, les habitants demandèrent à traiter moyennant la permission pour... (*lacune*) hommes de se retirer librement avec leurs montures et leurs biens, tout le reste étant livré au pillage. En conséquence, le vainqueur s'empara de toutes les richesses, esclaves et montures que renfermait la place. Les habitants d'El-Ghîrân et d'autres lieux conclurent une trêve avec lui, mais il s'empara de nombreuses places fortes, puis il dut rentrer à Palerme par suite d'une maladie.

En 253 (10 janvier 867), Khafâdja s'avança de Palerme sur Syracuse et Catane, ravagea le pays et en dévasta les moissons ; ses colonnes parcoururent (toute) la Sicile et y firent un abondant butin.

Le 20 rebî' I 254 (18 mars 869), Khafâdja se mit en campagne ; il confia les brûlots à son fils Moh'ammed et envoya contre Syracuse une colonne qui se livra au pillage. On apprit alors qu'un patrice envoyé de Constantinople arrivait en Sicile avec des forces considérables ; un corps de troupes musulmanes se porta à sa rencontre et après un combat acharné [P. 70] le mit en fuite, lui fit subir des pertes importantes et s'appropriâ un butin considérable. Khafâdja en personne s'avança du côté de Syracuse, ravagea les moissons et rentra à

(1) Sous l'année 251 eut lieu « l'expédition des mille cavaliers » contre Syracuse (*Bayân*, I, 107-108).

(2) Le savant italien croit que ce nom figure ici par erreur.

Palerme chargé de butin. Le 1^{er} redjeb (25 juin) il fit embarquer son fils Moh'ammed, qui alla assiéger Ghayt'a (Gaëte?), en fit parcourir les environs par ses troupes et chargea ses navires du butin qu'il ramena à Palerme en chawwâl (septembre-octobre).

En çafar 255 (janvier-février 869), il fit partir son fils Moh'ammed pour Taormine, l'une des plus belles villes de Sicile, avec quelqu'un qui était venu lui promettre d'y introduire les musulmans par un sentier inconnu. En arrivant près de Taormine, Moh'ammed envoya en avant des fantassins que le guide y introduisit, qui s'emparèrent de la porte et des murailles et se mirent à piller et à enlever des captifs; mais comme Moh'ammed, qui était resté en arrière avec une partie de ses troupes, n'arriva pas au moment convenu, l'avant-garde crut qu'une attaque de l'ennemi l'empêchait de participer au pillage, et elle se retira en désordre. Quand Moh'ammed arriva à la porte de la ville, les pillards l'avaient déjà abandonnée, et lui-même renonça à la partie.

En rebî' I de la même année (février-mars), Khafâdja s'avança vers Mersa [ou Tiracia, Randazzo?], tandis qu'il envoya de nombreux soldats commandés par son fils vers Syracuse; mais ils se heurtèrent à une forte armée chrétienne devant laquelle ils faiblirent, et après avoir subi quelques pertes ils se retirèrent du côté de Khafâdja. Celui-ci marcha contre Syracuse, devant laquelle il mit le siège et qu'il bloqua étroitement, tout en ravageant le pays environnant et détruisant les moissons. Il se retira ensuite dans la direction de Palerme et alla camper au Wâdi et-T'in (Dittaino), d'où il se remit en marche la nuit; il fut alors attaqué par un de ses soldats qui le tua d'un coup de lance, le 1^{er} redjeb (14 juin), et s'enfuit ensuite à Syracuse. Le cadavre fut ramené et inhumé à Palerme.

Le peuple choisit pour lui succéder son fils Moh'ammed, et l'on informa du fait [P. 71] l'émir d'Ifrîk'iyya Moh'ammed ben Ah'med, qui ratifia cette nomination et

envoya au nouveau chef l'investiture et des robes d'honneur (1).

Gouvernement de Moh'ammed ben Khafâdja

A la suite de la mort de Khafâdja, son fils Moh'ammed, désigné par la population pour lui succéder, fut confirmé dans cette situation par Moh'ammed ben Ah'med ben el-Aghlab, prince de K'ayrawân. En 256 (8 décembre 869), il envoya une armée à Malte, dont les chrétiens levèrent le siège en apprenant l'arrivée de ces troupes. En redjeb 257 (2), l'émir Moh'ammed fut tué par ses eunuques, qui tentèrent ensuite de fuir ; mais la population se mit à leur poursuite et les massacra.

[P. 71] En 247 (16 mars 861), des troupes musulmanes d'Espagne marchèrent contre la ville de Barcelone, qui appartenait aux Francs. A la suite des attaques dont les habitants eurent à souffrir, le prince de cette ville réclama des secours au roi des Francs, qui lui envoya un corps d'armée important. Les musulmans de leur côté reçurent les renforts qu'ils avaient demandés et assiégèrent Barcelone, dont, à la suite d'une lutte acharnée, ils occupèrent les faubourgs, ainsi que deux tours. De nombreux infidèles périrent, et les musulmans purent se retirer sains et saufs avec le butin dont ils s'étaient emparés (3).

[P. 79] En 248 (6 mars 862) mourut Aboû Moh'ammed 'Abd er-Rah'mân ben 'Adaweyh Râfi'i, ascète dont les prières étaient exaucées de Dieu et qui était d'Ifrîk'iyya.

(1) Ces expéditions de 254 et de 255, ainsi que l'assassinat de Khafâdja, figurent aussi dans le *Bayân* (I, p. 108).

(2) L'assassinat de Moh'ammed ben Khafâdja est, d'après le *Bayân* (I, p. 109) du 3 redjeb = 26 mai 871.

(3) Le *Bayân* ne cite pas le nom de Barcelone sous l'année 247.

En 248, une troupe de cavaliers marcha sur Dhoû Teroûdja (Torrejon?), en Espagne, car les infidèles avaient commis des empiètements de ce côté. Les ennemis furent rejoints et battus par ces cavaliers, qui en tuèrent un grand nombre (1).

[P. 79] En 248, les musulmans de Sicile envoyèrent diverses colonnes qui revinrent en ramenant du butin, mais sans qu'il y eût des combats (assez importants pour qu') on les ait mentionnés (2).

[P. 82] En 249 (23 février 863), Moh'ammed, souverain d'Espagne, envoya son fils à la tête d'une armée contre la région d'Alava, dans le pays des Francs. La cavalerie se lança à travers ces provinces frontières, y fit du butin et y conquit plusieurs châteaux des mieux défendus (3).

[P. 82] Le 13 dhoû'l-k'a'da 249 (27 décembre 863) mourut Aboû Ibrâhîm Ah'med ben Moh'ammed ben el-Aghlab, prince d'Ifrik'iyya. Son frère et successeur, Ziyâdet Allâh ben Moh'ammed ben el-Aghlab fit, lors de son avènement, prévenir Khafâdja ben Sofyân, gouverneur de Sicile, de la mort de son frère et lui envoya l'ordre de continuer ses fonctions (4).

[P. 89] En 250 (12 février 864) mourut Ziyâdet Allâh ben Moh'ammed ben el-Aghlab, après un règne d'un an et six jours. Il eut pour successeur son neveu Moh'ammed ben Aboû Ibrâhîm Ah'med ben Moh'ammed.

(1) Le *Bayân* (II, 100) place en cette année une expédition contre Ibn Sâlim, sur le Guadalaxara; Moûsa ben Moûsa, qui la commandait, mourut des suites des blessures qu'il y reçut. On retrouve plus loin le nom de Dhoû Teroûdja sous la forme Deyr Teroûdja.

(2) Le *Bayân* (I, 106) place en 248 une expédition de Rebâh' contre Érice.

(3) Le *Bayân* (ibid.) donne plus de détails sur cette expédition, à laquelle participèrent 'Abd er-Rah'mân, fils du khalife, et 'Abd el-Melik ben el-'Abbâs; dix-neuf comtes chrétiens y mordirent la poussière.

(4) Aucun événement important ne signala le règne de ce prince, dont les qualités sont louées par le *Bayân* et par Noweyri.

[P. 108] **Campagne des Francs en Espagne**

En djomâda II 251 (juillet 865), l'Omeyyade d'Espagne Moh'ammed ben 'Abd er-Rah'mân envoya sur le territoire infidèle une armée commandée par son fils El-Mondhir (1), armée qui se dirigea vers El-Mellâh'â (2). Comme les propriétés de Loderîk étaient situées du côté de l'Alava et que les musulmans avaient dévasté et pillé tout le pays, ce prince rassembla ses troupes pour marcher contre les envahisseurs. Il les rencontra dans un lieu nommé Feddj el-Markwîn (3), d'où cette campagne tira son nom ; les polythéistes furent défaits, mais ne s'éloignèrent pas et se reformèrent [P. 109] sur une colline non loin du champ de bataille. Poursuivis et chargés par les musulmans, les Francs furent, après un vif combat, réduits à s'enfuir, serrés de près par leurs vainqueurs, qui tuaient ou emprisonnaient (ceux qui leur tombaient entre les mains). A la suite de cette affaire importante, qui eut lieu le 12 redjeb (8 août et d'où l'on emporta deux mille quatre cent quatre-vingt-douze têtes d'infidèles (4), les musulmans se retirèrent (5).

[P. 119] En 252 (21 janvier 866), un corps d'armée envoyé sur le territoire ennemi par Moh'ammed ben 'Abd er-Rah'mân d'Espagne marcha contre l'Alava et la

(1) C'est à El-Mondhir aussi que Makkari (I, 226) attribue le commandement dans cette campagne. Le *Bayân*, qui en parle longuement (II, 101), la fait diriger par 'Abd er-Rah'mân son frère.

(2) Cette orthographe, qu'on retrouve dans le *Bayân* (l. l. ligne 10) résulte d'une correction faite par l'éditeur au texte de ses mss *المداح*.

(3) Ce nom paraît devoir plutôt s'écrire avec un z final et se prononcer Markwîz (Dozy, *Corrections*, p. 42).

(4) Ou 20472, d'après le *Bayân*, p. 102.

(5) D'après Makkari (l. l.), le khalife lui-même dirigea en la même année 251 une expédition contre la Galice.

ville de Mâno (?) et revint sans subir de pertes, après avoir tué quantité d'habitants de ces localités (1).

[P. 124] En 253 (10 janvier 867), l'armée musulmane sortit d'Espagne et s'avança dans le pays des infidèles, où elle conquiert les forts de Djernîk' et mit le siège devant Fouïtab (?) (2), dont les murailles tombèrent entre ses mains pour la plus grande partie.

[P. 127] En 254 (31 décembre 867), les habitants de Mérida (3), en Espagne, se révoltèrent de nouveau contre Moh'ammed ben 'Abd er-Rah'mân. [P. 128] L'insurrection qu'ils avaient tentée autrefois contre le père de ce prince avait été réprimée, et par suite nombre d'entre eux avaient quitté la ville. Or, à l'époque dont nous parlons, ces gens rentrèrent dans leur patrie, et leur esprit de mutinerie y suscita une nouvelle révolte. Moh'ammed alla assiéger la ville et la réduisit à la dernière extrémité, de sorte qu'elle dut se rendre et reconnaître son autorité. Il fit transporter à Cordoue les habitants avec leurs biens, et abattit les remparts, dont il employa les matériaux à fortifier uniquement l'endroit qui servait exclusivement de demeure à ses représentants.

En la même année mourut Ordoño, fils de Rodmîr, prince de Galice, en Espagne, qui eut pour successeur Alphonse, âgé de douze ans (4).

L'Espagne fut, de 251 à 255 (865 à 868), ravagée par une horrible disette qui prit fin à cette époque (5).

(1) A propos de la campagne de 252, le *Bayân* ne parle pas de la ville de Mâno (?).

(2) Le *Bayân* (II, 102; cf. 84), qui met à la tête de cette expédition El-H'akam, fils du khalife, ne parle pas de Fouïtab (?).

(3) Makkari (*l. l.*) rappelle très sommairement la conquête de Mérida, sur laquelle le *Bayân* s'étend assez longuement (pp. 102-3).

(4) Ordoño I, roi d'Oviédo, mort le 17 mai 866, eut pour successeur son fils Alphonse III, dit le Grand, âgé de dix-huit ans (*Art de vérifier les dates*).

(5) Sous l'année 253, une disette de longue durée est mentionnée par le *Bayân* (II, 102).

[P. 148] En redjeb 255 (19 décembre 868) mourut l'émir de Sicile, Khafâdja ben Sofyân, à qui succéda son fils Mohammed, ainsi qu'il a été dit sous l'année 247. Mohammed fit marcher contre Syracuse [P. 149] son oncle paternel, 'Abd Allâh ben Sofyân, qui ravagea les moissons de cette région et revint ensuite (1).

[P. 173] En 257 (28 novembre 870), Mohammed ben Khafâdja, émir de Sicile, fut assassiné en plein jour par ses esclaves ; mais ils cachèrent leur méfait, qui ne fut connu que le lendemain, alors qu'ils s'étaient enfuis. Ils furent cependant poursuivis et pris, et plusieurs furent exécutés. Mohammed ben Ah'med ben el-Aghlab le remplaça par Ah'med ben Ya'k'ôûb ben el-Mod'a ben Selma, qui mourut peu après, en 258 (17 novembre 871).

[P. 182] Événements d'Espagne

En 259 (6 novembre 872), Mohammed ben 'Abd er-Rah'mân alla assiéger les Tolédans, qui s'étaient insurgés contre lui ; il les força à demander l'*amân*, qu'il leur accorda moyennant la remise d'otages.

Les Tolédans, au nombre de dix mille, marchèrent contre le fort de Sekyân, défendu par sept cents Berbères. [P. 183] Dans le combat qui s'engagea, l'un des chefs des assaillants, 'Abd er-Rah'mân ben H'abîb, ayant pris la fuite, entraîna les Tolédans avec lui. Cet acte (de trahison) avait pour cause l'inimitié qui le séparait d'un autre chef tolédan nommé T'oreycha (2), qu'il

(1) Ce fragment et le suivant figurent dans la *Biblioteca*, I, 328.

(2) T'oreycha ben Mâsaweyh, dit le *Bayân* (II, 104), d'après lequel ce chef disputait l'exercice exclusif du pouvoir à Mot'arref ben 'Abd er-Rah'mân. En admettant l'exactitude de cette assertion, confirmée par ce que dit Ibn el-Athîr un peu plus bas, on devrait lire ici quelque chose comme *Ibn 'Abd er-Rah'mân ben H'abîb*.

voulait ainsi réduire à l'impuissance. Après leur déroute, ils tuèrent El-Bark'îl (?).

En la même année, 'Amr ben 'Amroûs, qui était en état de rébellion depuis plusieurs années, fit sa soumission à Mohammed ben 'Abd er-Rah'mân, qui lui confia le gouvernement de la ville d'Huesca (1). Mohammed assiégea plusieurs châteaux-forts des Beni-Moûsa; il marcha ensuite contre Pampelune, sur le territoire de laquelle il exerça des actes d'hostilité, puis rentra dans ses états.

[P. 183] En 259 (6 novembre 872), une colonne musulmane marcha contre Syracuse, dont les habitants obtinrent la paix moyennant la mise en liberté de trois cent soixante prisonniers musulmans qui étaient entre leurs mains; après quoi la colonne se retira.

[P. 187] **Guerre entre les Tolédans et les Hawwâra**

En 260 (26 octobre 873), Moûsa ben Dhoû'n-Noûn le Hawwâri leva la tête à Santaver; il fit une incursion contre les Tolédans et pénétra dans le fort de Welîd (*H'içn Welîd*), qui fait parti (du territoire) de Santaver. Environ 20,000 Tolédans marchèrent contre lui; mais quand la bataille fut engagée, Moh'ammed ben T'oreycha, qui était avec eux, prit la fuite avec ses soldats, et les Tolédans firent de même; Mo'arref ben 'Abd er-Rah'mân fut aussi entraîné dans cette déroute. Ibn T'oreycha voulut ainsi rendre la pareille à Mo'arref, alors qu'il avait, l'année précédente, été lui-même entraîné dans la fuite. Les Tolédans subirent de fortes pertes. La situation de Moûsa ben Dhoû'n-Noûn se consolida, et ce

(1) Le *Bayân* ne dit rien de cet 'Amr ben 'Amroûs, mais mentionne l'expédition contre Pampelune. Le nom de Huesca est défiguré dans le texte en Amechk'a; je dois cette correction à M. Codera, qui a retrouvé la bonne leçon dans Noweyri.

chef obtint le respect de tous ceux qui avaient à redouter quelque chose de lui (1).

[P. 183] En 260 (26 octobre 873), une famine terrible ravagea l'Ifrîk'iyya, le Maghreb et l'Espagne et s'étendit même partout. Elle fut suivie de la peste et de violentes épidémies qui enlevèrent beaucoup de monde (2).

[P. 191] En chawwâl 260 (juillet-août 874), le khalife El-Mo'tamid, dans une séance tenue à l'hôtel destiné aux réceptions publiques (*dâr el-'amma*), désigna pour son successeur son fils Dja'far, à qui il donna le surnom honorifique d'El-Mofawwad' ila'llâh, en lui adjoignant (comme conseiller) Moûsa ben Boghâ. Il le nomma au gouvernement de l'Ifrîk'iyya, de l'Égypte, etc.

[P. 195] En 261 (15 octobre 874), les habitants de Bark'a s'étant révoltés contre Ah'med ben Touloûn et ayant expulsé leur émir Moh'ammed ben el-Faradj Ferghâni, le prince d'Égypte envoya contre eux un corps d'armée commandé par son page Loulou, dont les instructions étaient d'employer tout d'abord la douceur et de tâcher de ramener les révoltés sans recourir à la violence, mais de tirer l'épée s'il était nécessaire. Ces troupes se mirent en marche et vinrent camper sous les murs de Bark'a, qu'elles entourèrent de près, mais en agissant vis-à-vis des habitants conformément aux ordres d'Ibn Touloûn. Mais ces gens, croyant rester les plus forts, firent un jour une sortie, et, attaquant une partie des troupes campées près de la porte de la ville, y firent un certain nombre de victimes. Loulou avertit alors de ce fait Ah'med, et, conformément à l'ordre qu'envoya celui-ci d'engager sérieusement les hostilités, il dressa ses machines de guerre et at'aqua vigoureusement. Les

(1) Alfonse le Grand battit les Tolédans, leur tua douze mille hommes, puis remporta presque aussitôt une victoire plus complète encore sur des troupes de Cordoue qui suivaient les Tolédans. Telle est la version des chroniqueurs espagnols, dont les uns assignent à ces exploits la date de 870, d'autres celle de 874.

(2) Cette famine est aussi rappelée dans le *Bayân*, I, 103 ; II, 104. *Revue africaine*, 42^e année. Nos 229-230 (2^e et 3^e Trimestres 1893). 16

assiégés demandèrent et obtinrent quartier; la porte fut ouverte à Loulou, qui pénétra dans la ville, saisit un certain nombre des chefs et fit fouetter les uns, couper les mains aux autres; il en réserva également pour les emmener en Égypte. Après avoir installé un gouverneur à Bark'a, il retourna au Kaire, où Ah'med lui conféra un vêtement d'honneur comprenant deux colliers qu'il se mit au cou. Les prisonniers furent promenés dans les rues.

Gouvernement d'Ibrâhîm ben Ah'med en Ifrîk'iyya (1)

Le 6 djomâda I (15 février 875), mourut Moh'ammed ben Ah'med ben el-Aghlab, prince d'Ifrîk'iyya, après un règne de dix ans, cinq mois et seize jours. Quand il fut près de mourir, il désigna, pour lui succéder, son fils Abou 'Ik'âl, et fit jurer à son frère Ibrâhîm de ne pas lui créer de difficultés, en faisant prendre acte de ce serment par la famille Aghlabide [P. 196] et par les cheykh's de K'ayrawân. Cela fait, il chargea Ibrâhîm du soin de gouverner le pays jusqu'à la majorité du jeune homme.

Quand il fut mort, les habitants de K'ayrawân vinrent demander à Ibrâhîm, dont ils connaissaient les qualités d'administrateur et la justice, de prendre leurs affaires en mains. Ibrâhîm refusa d'abord, puis consentit et s'installa dans le palais gouvernemental, d'où il imprima aux affaires une direction unanimement approuvée: il était juste et ferme, procura la sécurité au pays et le débarrassa des fauteurs de troubles et des malfaiteurs; le lundi et le jeudi, il s'installait dans la grande

(1) Une grande partie de ce chapitre figure dans la *Biblioteca*, I, 391. — Sur le règne d'Ibrâhîm, voir *Berbères*, I, 424; *Bayân*, I, 109 et s.; Desvergès, 126; Fournel, I, 523.

mosquée de K'ayrawân pour entendre les plaignants, qu'il écoutait patiemment et dont il tranchait équitablement les différends. Les caravanes et les marchands parcouraient sans crainte des routes sûres; il fit élever des forts et des corps de garde sur le littoral maritime, si bien qu'une seule nuit suffisait, à l'aide des feux allumés de proche en proche, pour faire parvenir une nouvelle de Ceuta à Alexandrie; il entourra Sousse de murailles et projeta de faire le pèlerinage, puis il supprima les abus et pratiqua l'abstinence et la piété. Sachant que, s'il passait par l'Égypte pour se rendre à la Mekke, il en serait empêché par Ibn T'ouloûn et qu'il en résulterait une guerre meurtrière pour les musulmans, il se décida à prendre le chemin de la Sicile pour faire à la fois le pèlerinage et la guerre sainte, en conquérant dans cette île les places fortes qui avaient résisté jusqu'alors. Il transporta donc tout l'or, les armes, etc., qu'il avait amassés, à Sousse, où il fit son entrée au commencement de 289 (15 décembre 901), vêtu de la pelisse rapiécée que portent les ascètes, et s'embarqua de là pour la Sicile. Il alla attaquer la ville de Yartînoû (1) (Nardo ?) et s'en rendit maître à la fin de redjeb; il se conduisit avec justice et y traita bien les sujets. Il se dirigea ensuite sur Taormine, dont les habitants étaient prêts au combat et firent une sortie contre lui. La mêlée commençait quand un lecteur du Koran lut ces mots « Nous t'avons donné une victoire évidente » (Koran, XLVIII, 1). — Récite plutôt », lui dit l'émir, « Ce sont deux adversaires qui disputent au sujet de leur Seigneur » (*ibid.*, XXII, 20). Après que cela fut fait : « O grand Dieu, s'écria Ibrâhîm, c'est aujourd'hui moi et les infidèles qui te soumettons notre différend »; puis il chargea suivi des plus braves (2), et mit en

(1) Lecture peu certaine; Amari croit qu'il s'agit de Nardo (voir sa note, *Biblioteca*, I, 393, où il est aussi parlé de la date de cette conquête).

(2) Texte *اهل البصائر*, expression qui paraît ici avoir ce sens

déroute les chrétiens, que les musulmans massacèrent tout à leur aise; ils entrèrent à leur suite dans la ville qu'ils emportèrent d'assaut. Une partie des chrétiens put s'enfuir sur des navires, d'autres se réfugièrent dans la forteresse, dont les vainqueurs firent le blocus [P. 197] et par leurs attaques forcèrent les réfugiés à se rendre, de sorte qu'ils s'emparèrent de leurs richesses et firent prisonniers les femmes et les enfants, le 22 cha'bân (31 juillet 902); les combattants furent massacrés, les prisonniers et le butin vendus.

La nouvelle de la prise de Taormine affecta vivement le roi des Roûm, qui resta pendant sept jours sans ceindre son diadème, car, disait-il, cet insigne ne doit pas figurer sur la tête d'un homme affligé. Puis les Roûm commencèrent les préparatifs d'une expédition en Sicile pour enlever cette île aux musulmans; mais quand ils apprirent qu'(Ibrâhîm) songeait à marcher sur Constantinople même, leur prince laissa dans cette ville une armée imposante, tout en envoyant en Sicile des troupes nombreuses. D'autre part, Ibrâhîm, après avoir conquis Taormine, envoya des colonnes contre les villes de Sicile encore occupées par les chrétiens, entre autres contre Mik'och (1) et contre Demonech (Démona): ces deux localités avaient été abandonnées par leurs habitants, et nos troupes en rapportèrent le butin qu'elles y trouvèrent. Deux autres colonnes furent lancées l'une contre Rametta, l'autre contre Aci: en vain la population de ces deux localités offrit de payer le tribut, Ibrâhîm exigea et obtint la remise des forts, qui furent démantelés. Il s'avança ensuite contre Cosenza, qui envoya des messagers pour demander l'*amân*, mais cela leur fut refusé. On commença donc le siège, mais

plutôt que celui de « uomini di più alto consiglio ». (Amari) Cf. Dozy, *Supplément*; le *Bayân*, I, p. 95, l. 11. Peut-être aussi, « ceux qui avaient à venger des parents ou des amis »; voir le dictionnaire Lane.

(1) Voir Amari, *ibid.*, I, 118, n.

le prince venait d'être attaqué de la diarrhée, et son absence refroidit l'ardeur guerrière de ses troupes. Il restait isolé, à cause de la violence de la maladie et ne pouvant plus dormir, puis l'agonie survint, et il mourut la nuit du vendredi au samedi 19 (1) dhoû' l-k'a'da 289 (23 octobre 902). Les gens sages de l'armée décidèrent de confier le commandement à Aboû Mod'ar [Ziyâdet Allâh] ben Aboû' l-'Abbâs 'Abd Allâh pour qu'il veillât à l'heureux retour, en Ifrîk'iyya, près de son propre père, tant des troupes que des richesses et des bagages. Quant au cadavre d'Ibrâhîm, on le plaça dans un cercueil et on l'emporta à K'ayrawân, où il fut inhumé (2).

Ce prince, dont le gouvernement avait duré vingt-cinq ans, était intelligent, administrateur équitable, pratiquant les bonnes œuvres et les bienfaits, distribuant en aumônes ou en fondations pieuses tout ce qu'il avait. Il apportait à découvrir les actes cachés une grande finesse; en voici un exemple. Un marchand de K'ayrawân avait une femme belle, [P. 198] vertueuse et pleine de retenue. Le vizir d'Ibrâhîm, qui en eut connaissance, lui envoya des messages qui restèrent sans réponse, et sa passion s'en enflamma davantage. Il conta cette affaire à une vieille qui le fréquentait, qui jouissait d'une certaine considération auprès de l'émir et d'une très grande considération auprès de la mère de celui-ci, car elle passait pour une femme de bien par qui l'on s'attirait les bénédictions divines, et l'on sollicitait ses prières. Elle promit au vizir d'adoucir l'inhumaine et de lui procurer une entrevue avec elle. En effet, elle alla frapper à la porte de la demeure de cette dernière, en disant qu'elle désirait purifier son vêtement

(1) Corrigé en 17 par Amari (I, 395), parce que c'est le samedi qui coïncide avec le 17.

(2) Il fut inhumé en Sicile (*Bayân*, I, 126), et Noweyri dit même à Palerme (*Berbères*, I, 434). — C'est ici que s'arrête la traduction de ce chapitre par Amari.

qui venait d'être souillé. La femme du marchand lui ouvrit, lui souhaita la bienvenue et la fit entrer, puis la vieille, après avoir purifié son vêtement, se mit à prier. Elle refusa ensuite l'offre de son hôtesse de lui servir à manger, sous le prétexte qu'elle jeûnait, mais en ajoutant qu'il était indispensable qu'elle revînt souvent. C'est, en effet, ce qu'elle fit, puis elle dit un jour : « Je suis chargée d'une orpheline que je vais marier et je te prie, si la chose ne t'est pas désagréable, de me prêter tes bijoux pour que je puisse l'en parer dans cette occasion ». Son interlocutrice y consentit et lui remit ses bijoux ; la vieille les emporta et resta quelques jours sans se montrer. Lorsqu'elle revint, la femme du marchand lui redemanda ses bijoux, que la vieille déclara ne plus avoir. « Ils sont, dit-elle, chez le vizir, qui me les a pris alors que j'en étais chargée et que je passais auprès de lui ; il m'a déclaré qu'il ne les remettra qu'à toi ». Les deux femmes se disputèrent, puis la vieille s'en alla. Le marchand fut à son retour mis au courant des faits par sa femme, et il alla raconter la chose à l'émir Ibrâhim. Celui-ci pénétra chez sa mère et lui demanda où était la vieille : « Elle est là, dit sa mère, à prier pour toi ». Sur la demande qu'il fit de se sanctifier à son contact, la princesse la fit chercher, et Ibrâhim allant au-devant d'elle l'accueillit avec honneur et d'un air gai ; puis lui prenant un cachet qu'elle avait au doigt, il se mit à le tourner et retourner en jouant avec. Appelant ensuite un eunuque : « Va, lui dit-il, chez cette vieille et fais-toi remettre par sa fille telle cassette renfermant tels et tels bijoux ; voici le cachet qui prouvera que tu viens de sa part ». Quand le coffret fut entre ses mains, il le montra à la vieille en lui demandant ce que c'était, et elle resta tout interdite. Il la fit mettre à mort et enterrer dans le palais ; quant au coffret, il fut restitué à son propriétaire avec quelque chose par surcroît, et le prince dit à cet homme : « A tirer vengeance du vizir sur le champ, l'affaire s'ébruitera ;

mais je profiterai de la première occasion où il sera en faute. » Au bout de peu de temps, en effet, ce vizir fut provoqué à commettre un acte coupable et fut puni de mort.

[P. 199] En 261 (15 octobre 874), Ibn Merwân le Galicien s'enfuit de Cordoue et se dirigea sur le fort d'Alanje(1), dont il s'empara et où il se fortifia. Le prince d'Espagne Moh'ammed alla l'y assiéger pendant trois mois et le réduisit à se nourrir de ses montures. Alors le rebelle dut demander l'*amân*, qu'il obtint, et se retira dans la ville de Badajoz.

Asad ben el-H'ârith ben Raf' se mit à la tête d'une insurrection des habitants de Tâkorona, qui furent forcés de rentrer dans le devoir à la suite de l'expédition que le souverain Moh'ammed fit faire par ses troupes (2).

[P. 212] En 262 (5 octobre 875), le souverain d'Espagne Moh'ammed envoya une armée conduite par son fils El-Mondhir contre le Galicien, qui était alors à Badajoz, ville qu'il quitta en apprenant qu'il allait y être attaqué, pour se rendre dans le château de Caracuel (3). Il y fut assiégé, et nombre des siens trouvèrent la mort au mois de chawwâl (juin-juillet 876).

[P. 215] En 263 (23 septembre 876), le souverain d'Espagne Moh'ammed envoya son fils El-Mondhir à la tête d'une nombreuse troupe avec ordre de passer par Mérida. Au delà de cette ville et alors qu'il se dirigeait

(1) En arabe, *K'al'at el-h'anech*, qui est cité par Edrisi, p. 265. On voit par le récit plus détaillé du *Bayân* (II, 104-105) que ce chef avait été interné à Cordoue à la suite de l'affaire de Mérida (*suprà*, p. 238).

(2) Le *Bayân* passe cette affaire sous silence.

(3) On trouve le nom de cette place forte, dont il est parlé par Edrisi (p. 226), sous les formes كركرى, كركوى et كركوى; voir le *Bayân*, II, 105, l. 10; 143, l. 4; 164, l. 7 ad f. Ce dernier ouvrage parle plus longuement des deux expéditions dirigées en 262 et en 263 contre Ibn Merwân.

vers le territoire ennemi, El-Mondhir fut suivi par neuf cents cavaliers de l'armée régulière ('asker). Mais alors ceux-ci furent assaillis par un corps considérable de polythéistes qui avaient été postés en arrière; cependant ils tinrent ferme dans une série de combats et leur tuèrent beaucoup de monde. Mais ensuite le fils du Galicien, soutenu par des auxiliaires infidèles, l'emporta sur la troupe des sept cents (1) guerriers, et sous leurs coups tous ces musulmans furent par Dieu gratifiés de la mort.

En 263 (23 septembre 876) Ibrâhîm, émir d'Ifrik'iyya, commença à bâtir la ville de Rak'k'âda (2).

[P. 219-220] A la suite de la mort d'Amâdjoûr, Ah'med ben Tôuloûn partit pour la Syrie en 264 (12 septembre 877), laissant en Égypte, en qualité de lieutenant, son fils El-'Abbâs... Il reçut bientôt la nouvelle que ce dernier, secouant l'obéissance qu'il lui devait, était parti pour Bark'a en enlevant des sommes d'argent; mais Ah'med, sans se préoccuper autrement de ce fait ni se laisser troubler, acheva les affaires qui avaient motivé son déplacement et assura les frontières de ce côté... (3).

[P. 222] **Conquête de Syracuse par les musulmans** (4)

Le 14 ramad'ân 264 (19 mai 878), Syracuse, une des plus grandes villes de Sicile, fut conquise par les musulmans. Dja'far ben Moh'ammed, émir de Sicile, avait fait

(1) Le texte doit probablement être corrigé en « neuf cents » par un simple déplacement des points diacritiques — Le *Bayân* (II, 105) passe sous silence la défaite des musulmans.

(2) Sur cette ville, située à quatre milles ouest ou sud-ouest de Kayrawân, voir Bekri, p. 68; *Bayân*, I, 110; Fournel, I, 526.

(3) Il est parlé plus bas de cette affaire.

(4) Ce chapitre figure dans la *Biblioteca*, I, 396.

une incursion de ce côté et en avait ravagé les moissons, de même que celles de Catane, de Taormine, de Rametta, et autres localités chrétiennes ; puis il entreprit le siège de Syracuse par terre et par mer et s'empara de plusieurs des faubourgs de la ville. Une flotte chrétienne qui amenait des secours fut glorieusement battue par la flotte musulmane, et l'on n'eut plus alors qu'à poursuivre le siège. Au bout de neuf mois, la ville fut prise : plusieurs milliers d'habitants furent massacrés, le butin fut plus abondant qu'en aucune autre ville, et des guerriers qui la défendaient il ne s'échappa que quelques-uns çà et là. Après être restés deux mois dans leur nouvelle conquête, les musulmans la ruinèrent. Le saccage en était fait quand arriva une flotte de Constantinople, qui fut encore battue par les fidèles ; ils s'emparèrent de quatre bâtiments, dont ils mirent à mort ceux qui les montaient, et rentrèrent dans leurs pénates à la fin de dhoû'l-k'a'da (2 août).

En 264 (12 septembre 877), Moh'ammed ben 'Abd er-Rah'mân envoya contre Pampelune un corps d'armée commandé par son fils El-Mondhir. Celui-ci, qui avait ordre de passer par Saragosse, livra combat aux habitants de cette dernière ville, puis se dirigea sur Tudèle et lança sa cavalerie dans les lieux habités par les Benoû Moûsa. Il pénétra ensuite dans (la région de) Pampelune, d'où il sortit sain et sauf, après y avoir ruiné de nombreux forts et ravagé les champs cultivés (1).

La même année, une troupe d'Arabes marcha contre la ville de Djalikiyya et, dans le grand combat qui eut lieu, les pertes furent des deux parts très sensibles (2).

Ibrâhîm ben Mohammed se transporta en cette année

(1) Makkari accorde une sèche mention à cette campagne (I, 226), dont le *Bayân* (II, 106) parle à peu près dans les mêmes termes qu'Ibn el-Athîr.

(2) El-Barâ' ben Mâlik alla ravager la Galice où il pénétra par la porte de Coïmbre (*Bayân*, ib.).

à Rakkâda, dont la construction, commencée en 263, était terminée.

[P. 224] **Révolte d'El-'Abbâs ben Ah'med ben Touloûn
contre son père**

Cet évènement, qui est de 265 (2 septembre 878), arriva dans les conditions que voici (1). Ah'med était, comme nous l'avons dit, parti pour la Syrie en se faisant remplacer en Égypte par son fils El-'Abbâs. Quand il fut éloigné, des gens de l'entourage du jeune prince persuadèrent à celui-ci d'enlever de l'argent et de partir pour Barka, ville où il arriva en rebî' I (novembre 878). [P. 235] Son père fut informé de ce qui se passait, et quand ensuite il fut rentré en Égypte, il envoya des messagers à son fils pour le ramener par la douceur à de meilleurs sentiments; mais cela ne réussit pas, car l'entourage du jeune prince, craignant les suites de cette équipée, lui conseilla de marcher vers l'Ifrîkiyya. C'est ce qu'il fit, et les lettres qu'il adressa aux chefs berbères lui en rallièrent certains, tandis que d'autres s'y refusèrent. Il adressa alors à Ibrâhîm ben el-Aghlab un message dans lequel il se disait investi par le Prince des croyants des divers cantons de l'Ifrîk'iyya. Puis, poursuivant sa marche en avant, il arriva au château-fort de Lebda, dont les habitants lui ouvrirent les portes. Mais à la suite des mauvais traitements et du pillage qu'il leur fit subir, ces gens s'adressèrent à Elyâs ben Mançoûr Nefoùsi, chef des Ibâd'ites de ces régions, et réclamèrent son secours, de sorte qu'Elyâs, irrité de ces

(1) On a vu plus haut que le commencement de cette affaire remonte à 264. Le *Nodjoûm* en parle très brièvement sous l'année 265 (t. II, p. 241); le *Bayân* (t. I, p. 111) semble dire, dans un récit très détaillé, que tout se passa en l'année 267, et Ibn el-Athîr place en 268 la défaite et l'internement du fils rebelle. Cf. Weil, *Gesch. der Chalifen* (II, 429).

procédés, se mit en marche pour combattre El-'Abbâs. De son côté, Ibrâhîm ben el-Aghlab avait envoyé un corps d'armée au gouverneur de Tripoli avec ordre d'attaquer l'intrus, et un combat acharné fut livré, où El-'Abbâs combattit de sa personne. Le lendemain, Elyâs ben Mançoûr l'Ibâdite, arrivé à la tête de douze mille de ses coreligionnaires, opéra sa jonction avec le gouverneur de Tripoli. La bataille recommença : El-'Abbâs laissa un grand nombre de ses partisans sur le champ de bataille et subit la défaite la plus honteuse ; lui-même faillit être pris et ne dut son salut qu'à un de ses clients ; ses bagages et la plus grande partie de ce qu'il avait amené d'Égypte furent livrés au pillage, et il retourna à Barka dans le plus triste équipage.

Quand la nouvelle de cette déroute parvint en Égypte, Ah'med, très affligé, voulut réduire son fils. Sachant qu'il était sain et sauf, il fit marcher contre lui des troupes qui livrèrent un combat où, à la suite d'une résistance acharnée, El-'Abbâs fut mis en déroute et subit de grandes pertes. Lui-même fut fait prisonnier et amené à son père, qui l'interna dans une petite chambre de l'hôtel qu'il habitait. Puis quand le reste des prisonniers fut arrivé, Ah'med les fit tous comparaître devant lui et ordonna à son fils de couper les pieds et les mains des principaux d'entre eux. Quand El-'Abbâs eut accompli cette triste besogne, son père lui adressa de vifs reproches : « Voilà donc comment agit un prince et un chef ! Ce que tu avais à faire, c'était de te jeter à mes genoux pour implorer ton pardon et le leur ! Voilà qui eût été plus digne de ton rang et ce que méritaient des gens qui t'ont soutenu et ont quitté leur pays à cause de toi ! » Il lui fit alors administrer cent coups de fouet, mais la pitié que lui inspirait son fils couvrait ses joues de larmes. Après quoi il le renvoya dans sa chambre et l'y tint interné. Cela se passait en 268 (31 juillet 881).

[P. 232] En 266 (22 août 879) Moh'ammed ben 'Abd er-Rah'mân donna l'ordre de construire des vaisseaux sur le fleuve de Cordoue et de les envoyer dans l'Océan, parce que, lui avait-on dit, la Galice n'était pas défendue dans la direction de l'Océan et qu'on pouvait facilement s'en rendre maître de ce côté. Quand ils furent terminés, armés et équipés, on les envoya dans l'Océan, où ils se brisèrent, sans qu'on pût seulement en faire marcher deux de conserve, de sorte qu'il n'en revint qu'un petit nombre (1).

En la même année, une bataille navale entre les chrétiens et les musulmans eut lieu près des côtes de Sicile; l'avantage resta aux premiers, qui s'emparèrent des bâtiments des vaincus. Ceux d'entre ceux-ci qui s'échappèrent se réfugièrent à Palerme (2).

En la même année, le manque de pluie fut cause d'une grande disette en Ifrîkiyyâ, où les vivres faillirent manquer.

[P. 252] L'année 267 (11 août 880) vit les débuts (3) de la révolte d'Ibn H'afçoûn contre le souverain d'Espagne Moh'ammed ben 'Abd er-Rah'mân, du côté de Malaga. Le gouverneur de cette région, qui marcha contre lui avec un corps d'armée, fut mis en fuite, de sorte que 'Omar ben H'afçoûn vit son pouvoir se consolider et le bruit de son nom se répandre; tous ceux qui cherchaient le désordre et l'occasion de faire le mal vinrent se joindre à lui. Mohammed envoya alors un nouveau gouverneur appuyé par un autre corps d'armée, et 'Omar dut consentir à la paix en livrant tout ce qui pouvait lui être de

(1) Ces renseignements sont confirmés par le *Bayân* (l. l.), qui parle aussi de campagnes contre Malaga en 265 et 266.

(2) Ce fragment figure dans la *Biblioteca*, I, 397. Le *Bayân* (I, p. 141) fournit le même renseignement.

(3) Je lis ابتداء au lieu de ابتدر.

quelque secours, et qui fut détruit; en outre, plusieurs des siens furent exilés. L'ordre fut ainsi rétabli de ce côté.

La même année eut lieu en Syrie, en Égypte, en Mésopotamie, en Ifrîkiyya et en Espagne un violent tremblement de terre précédé d'un grand fracas (1).

En la même année, El-H'asan ben el-'Abbâs, qui gouvernait en Sicile, envoya des colonnes expéditionnaires dans toutes les directions; lui-même marcha contre Catane, dont il ravagea les champs, ainsi que ceux de Taormine et abattit les arbres. Il marcha aussi contre Bak'âra (Imachara?), dont il anéantit également les moissons, et rentra ensuite à Palerme. Les chrétiens de leur côté organisèrent des colonnes qui firent main-basse sur quantité de musulmans; tout cela du temps d'El-H'asan ben el-'Abbâs (2).

[P. 258] En 268 (31 juillet 881), Moh'ammed ben 'Abd er-Rah'mân envoya un corps de troupes commandé par son fils El-Mondhir contre ceux qui s'étaient mis en rébellion contre lui. El-Mondhir, s'étant dirigé du côté de Saragosse, dévasta les champs, ravagea le pays et conquit le château-fort de Roût'a (3), d'où il tira 'Abd el-Wâh'id Roti, l'un des plus vaillants guerriers de cette époque. Il s'avança vers le couvent de Teroûdja et le pays de Moh'ammed ben Morekkeb ben Moûsa; puis tous les deux lancèrent de côté et d'autre des partis de cavalerie; après quoi il se dirigea sur Lérída et Carthagène (4). Il combattit Ismâ'il ben Moûsa, qui était

(1) Les renseignements fournis par le *Bayân* (II, 106-107) sur les événements de l'année 267 sont beaucoup plus détaillés. La disette qui sévit en Ifrîkiyya en 266 y est mentionnée (t. I, p. 111).

(2) Ce fragment se retrouve dans la *Biblioteca*, I, 397. Sous l'année 267, le *Bayân* se borne à relater qu'El-H'asan était gouverneur de la Sicile.

(3) Roût'a (Rota) servit plus tard de place forte aux Benou Houïd; il en est parlé par Makkari (II, 687). Il existe un autre Rota près de Cadix, au N.-O. de cette ville, le seul que mentionne Edrisi (p. 214).

(4) Ce dernier nom est le résultat d'une correction, qui paraît

dans cette (dernière) ville; ce chef fit acte de soumission et livra des otages comme garantie de sa fidélité. Il (El-Mondhir?) se dirigea vers la ville d'Ank'ara (1), qui appartenait aux polythéistes; il conquiert divers châteaux-forts, puis s'en retourna.

Dans la même année, Ibrâhîm ben Ah'med ben el-Aghlab infligea un sévère châtiment aux habitants du Zâb. Les principaux d'entre eux étaient auprès de lui et il commença par les bien accueillir, leur faire des présents, leur donner des vêtements et des chevaux, puis il en fit mettre à mort le plus grand nombre, y compris les enfants, et il fit charrier leurs cadavres jusqu'à une fosse où ils furent jetés (2).

En cette année, une colonne musulmane qui opérait en Sicile sous les ordres du nommé Aboû't-Thawr rencontra un corps d'armée chrétien qui l'anéantit tout entière, à l'exception de sept individus. Le gouvernement de la Sicile fut enlevé à El-H'asan ben el-'Abbâs et confié à Moh'ammed ben el-Fad'l, qui expédia des colonnes dans toutes les directions. Lui-même se mit à la tête de levées considérables et marcha contre Catane, dont il ravagea les cultures; puis il attaqua les gens montés sur les *chelendi* (chalands) et en fit un grand carnage. De là il alla ravager les cultures de Taormine, d'où il revenait quand il fut attaqué par les guerriers chrétiens; mais il les mit en fuite et en tua le plus grand nombre, c'est-à-dire trois mille, dont il envoya les têtes à Palerme. Les musulmans se portèrent ensuite contre un château-fort nouvellement construit par les

malheureuse, de Tornberg, car le ms porte فرطايينة (Fertâyana), localité à chercher du côté de Lérida, et partant fort loin de Carthagène.

(1) La deuxième lettre *n* peut être un *b*, un *t* ou un *γ*. — D'après le *Bayân* (II, 107), El-Mondhir, après la conquête de Rota, se retourna contre l'Alava.

(2) On retrouve ces renseignements dans le *Bayân* (I, 113). Il y eut encore un massacre des habitants du Zâb en 278 (*Berbères*, I, 427).

chrétiens et appelé par eux « Ville du roi » (Polizzi ?) ; ils le prirent d'assaut, en massacèrent les défenseurs et réduisirent les habitants en captivité (1).

[P. 259] En 268 (31 juillet 881), El-'Abbâs ben Ah'med ben Touloûn fit la guerre à son père, qui s'avança jusqu'à Alexandrie et qui resta vainqueur. Il le ramena ensuite avec lui à Miçr. Nous avons antérieurement parlé de ces événements (2).

[P. 279] En 269 (20 juillet 882) l'émîr de Sicile Moh'ammed ben el-Fad'l s'avança avec une armée vers Rametta ; puis elle arriva jusqu'à Catane en faisant un grand massacre de chrétiens, se livrant au pillage et emmenant des prisonniers. Il rentra à Palerme au mois de dhou'l-h'iddja (juin-juillet 883) (3).

[P. 289] En 270 (10 juillet 883), Isma'îl ben Moûsa commença à rebâtir la ville de Lérída en Espagne. Ce personnage s'était révolté contre son souverain Moh'ammed, mais s'était, l'année précédente, arrangé avec lui. En apprenant ses (projets de reconstruction), le prince franc de Barcelone réunit des troupes et s'avança contre lui pour l'empêcher d'y donner suite. Mais Isma'îl lui livra bataille, mit en fuite les polythéistes et en tua le plus grand nombre ; la majeure partie des cadavres resta longtemps sur le terrain (sans sépulture) (4).

[P. 292] **Combats en Espagne et en Ifrîkiyya**

En 271 (28 juin 884), le souverain d'Espagne Moh'am-

(1) Ce paragraphe concernant la Sicile se retrouve dans la *Biblioteca*, I, 398. Sous cette année, le *Bayân* se borne à mentionner la nomination du nouveau gouverneur.

(2) Sur la révolte du fils d'Ahmed ben Touloun, voir ci-dessus, p. 250.

(3) Ce fragment, qu'on retrouve dans la *Biblioteca* (I, 399), relate une incursion sur laquelle le *Bayân* est resté muet.

(4) Le *Bayân* ne parle pas de ces faits.

med envoya, sous le commandement de son fils El-Mondhir, un corps de troupes contre la ville de Badajoz. Alors le Galicien Ibn Merwân, que nous avons dit s'être révolté, en sortit pour aller occuper le château-fort d'Achirguerra (1), où il se fortifia, tandis qu'El-Mondhir réduisait en cendres la ville de Badajoz. Moh'ammed envoya d'autres troupes, commandées par Hâchim ben 'Abd el-'Azîz, contre Saragosse, où se trouvait Moh'ammed ben Lope ben Moûsa. Cette ville tomba entre les mains de Hâchim, qui en expulsa Mohammed, avec lequel se trouvait un chef dont nous avons dit la révolte, 'Omar ben H'afçoûn. La paix fut ensuite conclue entre eux.

Après leur retour à Cordoue, 'Omar ben H'afçoûn s'enfuit à Bobastro, où il reprit les hostilités. Le souverain y répondit par les mesures dont nous parlerons.

En 271 aussi, une forte colonne musulmane fut dirigée contre Rametta; elle fit de grands ravages et rentra avec beaucoup de butin et de captifs. L'émir de Sicile El-H'oseyn ben Ah'med étant alors venu à mourir fut remplacé par Sawâda ben Moh'ammed ben Khafâdja Temîmi. Quand celui-ci fut arrivé dans l'île, il mena une forte armée contre Catane et anéantit tout ce qui se trouvait dans (les environs). Il alla ensuite guerroyer contre les habitants de Taormine, et ravagea les cultures du pays. Il continuait d'avancer quand un messager du patrice chrétien vint solliciter une trêve et l'échange des prisonniers. Sawâda accorda une trêve de trois mois et racheta trois cents prisonniers musulmans, après quoi il retourna à Palerme (2).

(1) Le ms porte أسند عرة corrigé par l'éditeur en أشير غرة; on retrouve ce mot ailleurs, mais écrit peu lisiblement أشير غيرة ou أشير غيرة (*Bayân*, II, 108, et *Corrections*, p. 43; *infra*, p. 257). — Tous ces événements sont passés sous silence par le *Bayân*, qui ne parle, sous l'année 271, que d'Ibn H'afçoûn, et encore, très brièvement.

(2) Ce paragraphe figure dans la *Biblioteca* (I, 399). Le *Bayân* (I, 113)

[P. 295] En 272 (17 juin 886), le souverain d'Espagne fit étroitement assiéger Ibn Mervân le Galicien dans le château fort d'Achirguerra (1). Il envoya un autre corps d'armée contre le château-fort de Bobastro, qu'occupait 'Omar ben H'afçoûn.

En 272, à la suite de l'expiration de la trêve conclue avec les chrétiens, Sawâda, émir de Sicile, envoya dans les territoires chrétiens de cette île des colonnes qui en revinrent en ramenant du butin. Un Patrice du nom de Nicéphore arriva de Constantinople à la tête d'une forte armée; il mit le siège devant la ville de Santa Severina et serra si bien les musulmans qui l'occupaient, que ceux-ci durent la rendre, mais ils obtinrent quartier et se retirèrent en territoire musulman. Nicéphore fit ensuite assiéger Amantea, dont les habitants durent se rendre, mais en obtenant quartier; [ils se retirèrent] à Palerme (2).

[P. 297] **Mort de Moh'ammed ben 'Abd er-Rah'mân et avènement de son fils El-Mondhir**

A la fin de çafar 273 (commencement d'août 886) mourut Moh'ammed ben 'Abd er-Rah'mân ben El-H'akam ben Hichâm, le prince Omeyyade d'Espagne, à l'âge d'environ soixante-cinq ans, après un règne de trente-quatre ans et onze mois. Il était d'un blond roussâtre et de taille moyenne; il avait le cou très court et faisait usage de *henné* et de *katam*. Il avait de la finesse et exerçait sa sagacité dans les affaires douteuses, auxquelles il appliquait un regard exercé (3). Des trente-trois

ne mentionne que la campagne de 272 et se borne à enregistrer sous l'année 271 la nomination de Sawâda.

(1) Ce fait est aussi rappelé par le *Bayân*, II, 108.

(2) Ce paragraphe figure dans la *Biblioteca*, I, 399-400.

(3) Il y a là deux mots que j'ai dû traduire un peu conjecturalement. *Revue africaine*, 42^e année. Nos 229-230 (2^e et 3^e Trimestres 1898). 17

enfants mâles qu'il laissa, celui qui devint son successeur fut El-Mondhir ben Moh'ammed, à qui l'on prêta serment de fidélité trois jours après la mort de son père. Le peuple le reconnut et reçut de lui des libéralités.

[P. 303] **Mort de l'Omeyyade El-Mondhir
ben Moh'ammed**

En moharrem 275, selon d'autres en çafar (15 mai-12 juillet 888), mourut El-Mondhir ben Moh'ammed ben 'Abd er-Rah'mân ben el-H'akam ben Hichâm, [P. 304] prince omeyyade d'Espagne, après un règne d'un an onze mois et dix jours; il était âgé d'environ quarante-six ans. Il était brun, de haute taille, marqué de la petite vérole; il avait les cheveux frisés et la barbe épaisse; il était généreux et le prouva aux poètes, car il était amateur de poésie. Il laissa six fils, mais eut pour successeur son frère 'Abd Allâh ben Moh'ammed, à qui l'on prêta serment de fidélité le jour même de la mort d'El-Mondhir. Celui-ci, dont le prénom (*konya*) était Aboû Moh'ammed, avait pour mère une esclave nommée 'Achâr, qui mourut un an avant son fils. Sous son règne l'Espagne s'était vue ravagée partout par des guerres intestines, et de tous côtés s'installèrent des chefs par la force des armes.

[P. 349] **Gouvernement d'Aboû l-'Abbâs en Sicile (1)**

L'émir d'Ifrîk'iyya, Ibrâhîm ben Ah'med, avait d'abord confié le gouvernement de la Sicile à Aboû Mâlik Ah'med ben 'Omar ben 'Abd Allâh; puis le jugeant insuffisant,

(1) Ce chapitre figure dans la *Biblioteca*, I, 400. Les événements de 287 et 288 sont très brièvement racontés dans le *Bayân* (I, 125).

il le remplaça par son propre fils Aboû 'l-'Abbâs l'Aghlabide, qui rejoignit son poste le 1^{er} cha'bân 287 (31 juillet 900), à la tête de cent vingt bâtiments et de quarante navires de guerre, et qui mit le siège devant Trâbalos (Trapani?). A la nouvelle de sa venue, l'armée musulmane de Palerme, qui était alors occupée à combattre les habitants de Girgenti, regagna Palerme et expédia au nouveau gouverneur quelques-uns de ses cheykhs, tant pour lui promettre obéissance que pour s'excuser d'avoir attaqué Girgenti. Mais plusieurs habitants de cette dernière ville se rendirent aussi auprès de lui pour se plaindre des Palermitains, ajoutant qu'ils lui étaient hostiles, que l'envoi de ces cheykhs n'était qu'une ruse destinée à cacher leur trahison, qu'ils étaient sans foi ni honneur, et que le prince pouvait vérifier ces assertions en mandant auprès de lui tels et tels Palermitains. En conséquence, Aboû 'l-'Abbâs réclama leur présence, mais sa demande fut repoussée et l'on refusa ouvertement de lui obéir, de sorte qu'il fit jeter en prison les cheykhs qui lui avaient été députés. Alors les Palermitains, se réunissant, marchèrent contre lui à la mi-cha'bân (14 août 900), [P. 350] ayant à leur tête Mas'ou'd Bâdji, qu'accompagnait Rakamaweyh, chef de ces insensés, en même temps que faisait voile une flotte d'une trentaine de bâtiments; mais il s'éleva une tempête qui fit périr la plupart de ceux-ci, et le reste regagna Palerme. Les troupes de terre attaquèrent Aboû 'l-'Abbâs, qui était devant Trapani, et livrèrent un combat acharné qui occasionna des pertes aux deux partis; les armées se séparèrent, puis la lutte recommença le 22 cha'bân (21 août), mais les Palermitains vaincus dans l'après-midi durent s'enfuir poursuivis jusqu'à Palerme, tant sur terre que sur mer, par Aboû 'l-'Abbâs. Les rebelles revinrent à la charge le 10 ramad'ân (7 septembre) et combattirent depuis l'aurore jusqu'à la fin de l'après-midi, mais ils finirent par être vaincus, et jusqu'au coucher du soleil on les massacra. Aboû 'l-'Abbâs se rendit maître

des faubourgs, qu'il livra au pillage. Nombre d'hommes et de femmes s'enfuirent à Taormine, tandis que Raka-maweyh et les autres fauteurs de troubles de son espèce se réfugiaient en pays chrétien, à Constantinople et ailleurs. Aboû 'l-'Abbâs pénétra dans la ville conquise et accorda l'amnistie aux habitants, d'entre lesquels il choisit quelques notables qu'il envoya à son père en Ifrîk'iyya. Il marcha ensuite sur Taormine, dont il ravagea les vignobles et où il porta la guerre, puis alla mettre le siège devant Catane, mais sans succès.

Retournant alors dans la capitale, il y resta jusqu'à ce que commençât l'année 288 (25 décembre 900). Il prépara alors une expédition, et comme la saison était favorable, il équipa une flotte qu'il expédia le 1^{er} rebî' II (24 mars 901). Lui-même alla camper sous les murs de Demona et y installa des machines de siège; mais au bout de quelques jours il se rendit à Messine et passa de là avec les navires de guerre à Reggio. Là s'étaient concentrés de nombreux chrétiens, à qui il livra bataille à la porte même de la ville; il les battit et emporta la place de vive force en redjeb (juin-juillet). Il y fit un butin prodigieux tant en or qu'en argent et remplit ses vaisseaux de farine (1) et de marchandises diverses, puis il regagna Messine, qu'il démantela. Dans le port de cette dernière ville se trouvaient des bâtiments venus de Constantinople et dont il captura trente, après quoi il retourna dans la capitale.

Il y resta jusqu'en 289 (15 décembre 901), où, obéissant à un ordre de rappel de son père, il retourna, presque sans suite et avec cinq galères seulement, en Ifrîk'iyya, [P. 351] laissant à la tête des troupes ses deux fils Aboû Mod'ar et Aboû Ma'add. Son père lui confia le soin de le remplacer et se rendit lui-même en Sicile, où il arriva en redjeb 289 (juin-juillet 902) pour y faire la guerre

(1) Le changement d'une lettre facile à confondre avec une autre permettrait de traduire « d'esclaves », ainsi que le suggère Amari.

sainte et accomplir ensuite le pèlerinage. Nous avons, sous l'année 261, raconté ce qui le concerne.

[P. 359] **Gouvernement d'Aboû 'l-'Abbâs 'Abd Allâh ben Ibrahîm en Ifrîk'iyya (1)**

Nous avons dit sous l'année 261 qu'Ibrâhîm ben Ah'med avait choisi pour héritier, en 289 (15 décembre 901), son fils Aboû 'l-'Abbâs 'Abd Allâh et qu'il mourut la même année. Le nouveau prince, qui monta sur le trône après la mort de son père, était un homme lettré, sage, brave, cité parmi les champions renommés, bien au courant de la théorie et de la pratique militaires, instruit et versé dans la dialectique. C'est sous son règne que la puissance d'Aboû 'Abd Allâh le Chî'ite commença à s'affirmer, et il le fit combattre par son frère El-Ah'wal (le louche), ainsi surnommé non parce qu'il était louche, mais parce qu'il avait l'habitude de cligner de l'œil quand il regardait un peu fixement (2). Le Chî'ite marcha avec de nombreux partisans à la rencontre de son adversaire et resta vainqueur dans la bataille qu'il lui livra à Kemoûcha (3) et qui fut très sanglante. El-Ah'wal cependant continua de tenir tête à son adversaire.

Tant que vécut son père, Aboû 'l-'Abbâs ne cessa d'être sur le qui-vive [P. 360] à cause de son mauvais caractère. Il fut par lui nommé gouverneur de Sicile, où

(1) Ce chapitre se retrouve dans la *Biblioteca* (I, 403). Voir aussi, sur ces événements, *Berbères*, I, 438 ; II, 513 ; *Bayân*, I, 128 ; Desvergers, p. 146.

(2) On trouve ce nom orthographié différemment, p. ex. Aboû 'l-Khawal (*H. des Berbères*, II, 514 ; cf. I, 440) et Abou Houal (Desvergers, *II. de l'Afrique*, 147) ; voir aussi Wüstenfeld, *Gesch. d. Fatim. Chalifen*, 10, n. Ibn el-Athîr (VIII, 26) répète l'origine du surnom donné à ce prince, ce qui justifie l'orthographe que j'ai adoptée.

(3) Cette localité, qui est d'ailleurs inconnue, se retrouve sous la forme Meloûsa dans Ibn Khaldoun (*Berbères*, II, 514).

il fit de nombreuses conquêtes qui ont été narrées à propos du règne dudit Ibrâhîm. Devenu gouverneur de l'Ifrîk'iyya, il adressa aux fonctionnaires une circulaire destinée à être lue en public et où il promettait une bonne administration, la justice, la douceur et le zèle pour la guerre sainte. Il tint ces promesses faites spontanément; il s'entoura d'un conseil formé de plusieurs savants et chargé de lui venir en aide pour gouverner le peuple. Il était poète; voici des vers qu'il fit en Sicile à propos d'un médicament qu'il venait de boire :

[Motak'ârib] Je viens de prendre médecine sur la terre étrangère, loin de ma famille et de ma demeure; autrefois, en pareille circonstance, j'étais parfumé de musc et d'aloès. Ma boisson, maintenant, ce sont des fleuves (1) de sang mêlés à la poussière que soulèvent les escadrons !

Aboû 'l-'Abbâs, ayant appris que son fils Aboû Mod'ar Ziyâdet Allâh, gouverneur de Sicile, s'adonnait tout entier aux plaisirs et ne cessait de boire du vin, lui enleva cette situation, où il le remplaça par Moh'ammed ben es-Sark'oûsi, et l'emprisonna. La nuit du mardi au mercredi, dernier jour de cha'bân 290 (27 juillet 903), Aboû 'l-'Abbâs fut tué par trois de ses serviteurs slaves, qui servirent d'instrument à son fils Aboû Mod'ar (Ziyâdet Allâh); les assassins portèrent la tête de leur victime à ce dernier, qui était encore en prison et qui fit massacrer et mettre en croix ses complices. Aboû 'l-'Abbâs, qui avait régné un an et cinquante-deux jours, habitait et fut tué à Tunis. Prince très juste, il avait réuni auprès de lui de nombreux conseillers chargés de le soutenir dans l'application des règles de la justice et de le renseigner sur la situation du peuple, de manière à toujours agir équitablement. Le juge même de la ville avait ordre de lui appliquer les lois, soit à lui-même,

(1) La leçon سار, proposée par Fleischer et qui s'impose, se retrouve dans le texte de ces vers tel qu'il figure dans Bibars Mançoûri (ms ar. de Paris, n° 1572, f. 130 v.).

soit à sa famille ou à ses courtisans, et c'est ce qui se faisait.

De son fils et successeur Aboû Mod'ar il sera parlé sous l'année 296.

[P. 15] **Règne d'Aboû Mod'ar en Ifrîk'iyya ;
sa fuite en Irâk**

Le 1^{er} ramadân 296 (23 mai 909), Aboû Mod'ar Ziyâdet Allâh ben Aboû 'l-'Abbâs ben 'Abd Allâh monta sur le trône en Ifrîk'iyya à la suite du meurtre de son père. Il s'adonna aux plaisirs et à la volupté, faisant sa compagnie habituelle de ses camarades de débauche et de bouffons, négligeant les soins de la royauté et les intérêts du peuple. Le jour même de son avènement, il envoya à son oncle paternel (1) El-Ah'wal un message qui était censé émaner de son père assassiné, et par lequel il lui ordonnait d'arriver sur-le-champ et en toute diligence. El-Ah'wal, ignorant l'assassinat d'Aboû 'l-'Abbâs, accourut aussitôt, et le nouveau prince le fit exécuter, lui et tous ceux de ses autres oncles et frères dont il put s'emparer. Sous son règne, le pouvoir d'Aboû 'Abd Allâh Chî'i, déjà bien établi, continua à se consolider. Le rebelle était d'abord contenu par El-Ah'wal, mais le meurtre de ce général lui laissa le champ libre, et villes et peuples reconnurent son autorité. Ziyâdet Allâh envoya contre lui son cousin paternel Ibrâhîm ben Aboû 'l-Aghlab à la tête d'une armée de 40,000 hommes, en outre des (volontaires) qui se joignirent à cette expédition ; mais le Chî'i remporta la victoire, ainsi que nous le dirons. Cette défaite convainquit Ziyâdet Allâh qu'il ne pouvait se maintenir plus longtemps, car

(1) El-Ah'wal est donné tantôt comme le frère tantôt comme le fils d'Aboû 'l-'Abbâs, et l'ournel (I, 587) a eu tort d'affirmer que cette dernière opinion est la seule exacte.

cette armée était la dernière qu'il avait pu lever. En conséquence, il se mit à réunir ce qui lui était le plus cher tant en fait de famille que de richesses et autres choses, dans l'intention de fuir [P. 16] en Orient ; puis, feignant d'avoir appris la défaite du rebelle, il fit sortir des prisons ceux qui y étaient renfermés et les massacra, tandis qu'il mettait ses intimes au courant de la véritable situation et leur donnait l'ordre de partir avec lui. L'un des courtisans (1) lui déconseilla de fuir ainsi en renonçant à sa royauté, car, continua-t-il, Aboû 'Abd Allâh n'oserait s'en prendre au prince lui-même. Mais celui-ci injuria son conseiller et repoussa cet avis : « Tout ce que tu désires, lui dit-il, c'est que le vainqueur me mette la main dessus ! » Alors chacun de ses parents et de ses courtisans fit ses préparatifs de départ et emporta ce qui était transportable.

(Ainsi finit) cette dynastie aghlabide qui avait longtemps régné en Ifrîk'iyya, s'appuyait sur de nombreux soldats nègres et avait joui d'un grand pouvoir. Ce fut en 296 (29 septembre 908) que Ziyâdet Allâh se mit en marche dans la direction de l'Égypte, en compagnie d'un nombreux personnel (2). Il ne s'arrêta qu'à Tripoli, où il séjourna dix-neuf jours et où il vit Aboû 'l-'Abbâs, frère du Chî'ite, qui s'était enfui de Kayrawân où il l'avait fait emprisonner. Le prince se le fit amener et lui demanda s'il était bien le frère d'Aboû 'Abd Allâh : « Non, répondit-il, je ne suis qu'un marchand ; mais on a fait courir sur moi le bruit que j'étais le frère du Chî'ite, et c'est pourquoi tu m'as fait jeter en prison. — Eh bien ! dit Ziyâdet Allâh, je vais te relâcher : si tu dis vrai et que tu sois un simple marchand, je ne t'aurai pas fait tort ; si tu mens et que tu sois le frère d'Aboû 'Abd Allâh,

(1) Le vizir 'Abd Allâh ben eç-Çaigh, d'après Noweyri (apud *Berbères*, 1, 441).

(2) On verra plus loin un récit un peu différent des incidents de la fuite de Ziyâdet Allâh ; voir Wüstenfeld, p. 34.

tiens compte de ce bienfait et reconnais-le en protégeant ceux que nous avons laissés en arrière ».

Parmi les principaux membres de sa famille (1) qui l'accompagnaient dans sa fuite figurait Ibrâhîm ben Abou' l-Aghlab ; il songea à le mettre à mort, lui et un autre personnage qui s'étaient offerts à gouverner K'ayrawân (après la fuite de Ziyâdet Allâh). Mais ces deux hommes eurent vent de la chose et filèrent aussitôt en Égypte, dont ils indisposèrent le gouverneur, 'Isa Noûcheri, contre Ziyâdet Allâh, qu'ils lui représentèrent comme songeant à devenir gouverneur de ce pays. Impressionné par ces révélations, Noûcheri ne voulait laisser le fugitif pénétrer en Égypte que sur l'ordre du khalife de Baghdâd ; mais Ziyâdet Allâh arriva de nuit et franchit la jetée de Djîzeh en employant la force. Noûcheri alors, reconnaissant son impuissance à rien empêcher, installa l'Aghlabide dans l'hôtel [P. 17] d'Ibn el-Djaççâç (2) et ses compagnons dans divers autres locaux. Au bout de huit jours, ce prince se remit en marche pour Baghdâd, mais fut alors abandonné par une partie des siens, notamment par un jeune esclave qui lui enleva cent mille dinars avec lesquels il se fixa auprès de Noûcheri. Celui-ci informa le khalife El-Mok'tadir billâh de la situation de Ziyâdet Allâh en même temps qu'il le renseigna sur ceux qui l'avaient quitté pour rentrer en Égypte ; d'après l'ordre que lui en adressa le khalife, il renvoya à l'Aghlabide ceux qui l'avaient abandonné et l'argent dont ils étaient porteurs.

Ziyâdet Allâh finit par arriver à Er-Rak'k'a, d'où il fit demander au vizir Ibn el-Forât l'autorisation de péné-

(1) Je lis, en corrigeant le texte, *وإصحابه* ; pour établir le bien fondé de cette correction, voir *Histoire des Berbères*, I, 443 et 445 ; Desvergers, *Hist. de l'Afrique*, p. 154 et p. 155 n. ; ms 1572, f. 151 v. La tentative d'Ibrâhîm à Kayrawân, qui excita le ressentiment du fugitif, est exposée plus au long par Noweyri, *l. l.* — Sur la fuite de Ziyâdet Allâh, voir aussi Ibn Khallikân, I, 465.

(2) Cet hôtel ne figure pas, je crois, dans le *Khîtal* de Makrizi.

trer à Baghdâd; mais le vizir lui intima l'ordre de ne pas bouger. Pendant un an il resta là, ses compagnons l'abandonnant peu à peu, tandis qu'il continuait de se livrer au vin et à la musique. On dénonça sa conduite au khalife, à qui l'on insinua de le renvoyer au Maghreb pour qu'il y tentât de vaincre ses ennemis. El-Mok'tadir approuva cette solution, qu'il lui fit connaître, et écrivit à Noûcheri (1) d'envoyer d'Égypte les secours nécessaires en guerriers, en approvisionnements et en argent pour permettre à l'Aghlabide de retourner au Maghreb. En conséquence, le prince détrôné retourna en Égypte, et Noûcheri l'envoya à Dhât el-H'omâm (2) attendre qu'il eût rassemblé les troupes et l'argent nécessaires. Mais ce gouverneur le traîna en longueur et le fit longtemps attendre, tandis que diverses maladies frappaient successivement Ziyâdet Allâh, par suite, dit-on, d'un poison que lui versa un de ses gardes, et il perdit toute sa barbe. Il retourna alors en Égypte, partit pour Jérusalem et mourut à Er-Ramla, où il fut enterré. Gloire à l'Être vivant par excellence, qui ne connaît pas la mort et dont le royaume ne périt point !

Il ne resta de la sorte plus aucun Aghlabide au Maghreb; la dynastie avait eu une durée de cent douze ans. Ces princes avaient eu l'habitude de dire qu'ils iraient en Égypte et en Syrie et attacheraient leurs montures aux oliviers de la Palestine (3). Ce fut Ziyâdet Allâh qui réalisa cette prédiction, mais en fugitif et non de la manière qu'ils se l'étaient figuré.

(1) Fournel (II, 81, n) n'admet pas que Noûcheri (mort le 26 cha'bân 297) gouvernât encore l'Égypte à cette époque.

(2) Cette localité, si souvent citée, ne figure cependant ni dans le *Merâcid* ni dans Abdollatif; mais Bekri en parle, et Edrisi la place à 38 milles d'Alexandrie; cf. Fournel, *Les Berbers*, II, 82. On lit aussi Dhât el-Hammâm (*Exposé de la religion des Druzes*, intr. p. CCLXX; Table géog. de l'*H. des Berbères*).

(3) C'est, d'après une tradition, l'un des incidents concomitants à la venue du Mahdi à la fin des temps (ms 857 d'Alger, f. 22 v.).

Débuts de la dynastie Fatimide en Ifrîk'iyya

Cette dynastie, qui étendit au loin les limites de son autorité et qui eut une longue durée, commença cette année-là (296 = 29 septembre 908) en Ifrîk'iyya et finit en Égypte en 567 (3 septembre 1171). Il nous faut donc en parler d'une façon détaillée et exacte.

Le premier qui régna fut Aboû Moh'ammed 'Obeyd Allâh, qui était, dit-on, [P. 18] Moh'ammed ben 'Abd Allâh ben Meymoûn ben Moh'ammed ben Ismâ'îl ben Dja'far ben Moh'ammed ben 'Ali ben el-H'oseyn ben 'Ali ben Aboû T'âleb. Ceux qui donnent cette généalogie voient dans l'Abd Allâh qui y figure le fils de Meymoûn el-K'addâh', celui qui a donné son nom aux K'addâh'iyya (1). D'autres disent qu'il s'agit d'Obeyd Allâh ben Ah'med ben Isma'îl II ben Moh'ammed ben Ismâ'îl ben Dja'far ben Moh'ammed ben 'Ali ben 'Ali ben el-H'oseyn ben Aboû T'âleb. Les savants ne sont pas tous d'accord sur l'authenticité de cette généalogie. Le Mahdi et ses partisans, affirmant que l'imâmât lui appartient, soutiennent que, telle que nous l'avons rapportée, elle est exacte et

(1) Sur cette généalogie, voyez *Chrestom.* de Sacy, II, 88; *Religion des Druzes*, intr., p. CCXLVIII; *Hist. des Berb.*, II, 506; Quatremère, *Journ. as.*, août 1836, p. 97; Fournel, II, 40; Ibn Khallikân, I, 465; II, 47, 48, 77; *Bayân*, I, 157, 292 et s.; Albirûni, *Chronologie*, p. 39 du texte; Dozy, *Hist. des mus. d'Esp.*, III, 3 et s.; Wüstenfeld, *Gesch. der Fatimiden Chalifen*, p. 3 et s.; Ibn Khaldoun, *Prolegomènes*, I, 39. — La secte des Kaddâhiyya, qui n'est pas mentionnée par Chahristâni, serait une secte juive, d'après Ibn el-Athîr (IX, 406); mais il y en a une chiite de ce nom ainsi que le prouvent notre texte et celui de Bibars Mançouûri, lequel n'a guère fait qu'abrégé Ibn el-Athîr (ap. *Rel. des Druzes*, intr. p. LXIX); cf. Wüstenfeld, p. 6. Il semble qu'elle soit identique à celle des Meymoûniyya, d'après le *Mokaffa* (f. 211 v. du ms 2144 de Paris). Makrîzi nous apprend que c'est Eç-Çâbi qui a servi de source à Ibn el-Athîr dans cette partie de ses annales. — Sur les origines de ces diverses sectes, Weil, *Gesch. der Chalifen*, II, 493.

se montrent tout à fait catégoriques à cet égard, et beaucoup d'Alides versés dans les connaissances généalogiques sont d'accord avec eux. Le chérif Er-Rad'i (1) leur apporte aussi son témoignage :

[Khafif] Est-ce une humble situation qui doit être la mienne, moi au sujet de qui les dires sont décisifs et dont l'honneur est intact? Je suis en pays ennemi livré à l'abjection, alors qu'un khalife Alide règne en Égypte. Celui dont le père est mon père, celui dont le patron est le mien, tel est mon répondant qui réside loin d'ici; c'est Moh'ammed, seigneur de tous les hommes, c'est 'Ali qui ont fait que le sang de ses veines et des miennes est le même. Certes, dans cette autre atmosphère, mon abjection actuelle deviendrait de la puissance, dans ce pays-là ma soif se transformerait en satiété.

Ce n'est que par crainte qu'il n'a inséré ces vers nulle part dans son *divan*, et il n'y a pas d'argument à tirer de ce qu'il a signé à l'acte improuvant les prétentions généalogiques de cette dynastie (2), — car la peur en fait faire bien d'autres — en présence du fait que voici et qui prouve ce que j'ai avancé. Quand (le khalife Abbaside) El-K'âdir Billâh eut pris connaissance des vers cités plus haut, il fit venir le k'âdi Aboû Bekr ben el-Bâk'ilâni (3) et lui fit porter ce message au chérif

(1) Sa biographie figure dans Ibn Khallikân (III, 118), où il est appelé Chérif er-Rid'a Aboû l-Hasan Moh'ammed ben et-Tâhir ben Aboû Ah'med el-H'oseyn Moûsewi, + 406; voir aussi Hadji Khalfa, notamment III, 286; VI, 496 (et l'index, n° 3341); Ibn el-Athîr (index, p. 281; *Chrestom.* de Sacy, II, 99), etc. Cf. la note de Slane, *Berbères*, II, 507. Je crois devoir lire Rad'i, et non Rid'a (voir Dhahabi, *Moshtabih*, p. 226). Les vers qui suivent se retrouvent également dans le *Mokaffa* (f. 215 v.) et dans Bibars (f. 152 v.).

(2) L'auteur fait sans doute allusion à la déclaration, qui est de 382 (Noweyri) ou de 402 (Makrîzi), dont il parle quelques lignes plus bas. Il est encore question d'une réunion de ce genre convoquée à Baghdâd en 444 (Ibn el-Athîr, IX, 406); Wüstenfeld (*G. d. Fatimid.*, 237) la mentionne sommairement.

(3) Ibn Khallikân (trad. angl. II, 671) a consacré un article à ce théologien ach'arite, qui mourut à Baghdâd en 403; il le nomme Aboû Bekr Mohammed ben et-T'ayyib, surnommé Bâk'ilâni. Cf. *Bayân*, I, 157; Ibn l'arhoûn, f. 114 du ms ar. 5032 de Paris.

Abou Ah'med Moûsewi, père (1) du cherif Er-Rad'i : « Tu n'es pas sans savoir quelle est ton influence auprès de nous, quel est le compte que nous tenons toujours de toi à cause de ton amitié pour nous, quelles sont les situations honorables que tu dois à notre dynastie. [P. 19] Or il ne se peut pas que tu vives auprès d'un pouvoir qui a tes sympathies et que ton fils s'y montre hostile ; et pourtant je viens d'apprendre qu'il est l'auteur de tels et tels vers ! Je voudrais bien savoir en quoi consiste sa situation humiliante, à lui qui est chargé de la surintendance des chérifs et de celle du pèlerinage, deux des charges les plus importantes ! S'il était en Égypte, il serait perdu dans la foule du peuple ! » Et le khalife continuait longtemps sur le même ton. Abou Ah'med jura qu'il ne savait rien et fit appeler son fils, avec qui il eut une conversation à ce sujet, et qui lui répondit par des dénégations. « Eh bien ! reprit Abou Ah'med, écris au khalife une lettre d'excuses où tu reconnaîtras que la généalogie de l'Égyptien est supposée et que c'est lui qui la prétend authentique. » Mais Er-Rad'i s'y refusant et son père lui reprochant de le considérer lui-même comme un menteur : « Non, reprit Er-Rad'i, je ne te traite pas de menteur, mais je crains les missionnaires qui sont envoyés du Deylem et de l'Égypte et qui rôdent partout. — Alors tu crains et respectes quelqu'un qui est loin pour irriter quelqu'un qui est proche, qui te voit et t'entend, qui peut disposer de toi et de ta famille ? » Et la conversation se poursuivit ainsi, mais sans qu'Er-Rad'i consentît à écrire au khalife, si bien que son père s'emporta et jura qu'il ne resterait plus désormais dans la même ville que lui. Enfin l'affaire se termina par l'aveu que fit Er-Rad'i, sous serment, qu'il n'était pas l'auteur de ces vers, et c'est ainsi qu'on arrangea les choses.

(1) Ailleurs il est donné comme le *grand-père* du cherif Er-Rad'i ; voir les auteurs cités note 1, p. 268.

Ce refus d'Er-Rad'i de s'excuser et d'attaquer la généalogie des Fatimides, malgré la crainte qu'il ressentait, est un puissant argument en faveur de l'authenticité. J'ai moi-même interrogé plusieurs des principaux Alides à ce propos, et nul n'a émis de doute que les choses ne soient telles.

D'autres ont dit que cette généalogie est controuvée et inauthentique, et certains sont allés jusqu'à dire qu'Obeyd Allâh est Juif. Sous le règne d'El-K'âdir (l'Abbaside), on mit au jour une pièce pourvue de diverses signatures et attaquant la généalogie d'Obeyd Allâh et de ses enfants, et plusieurs Alides et autres y affirmèrent que sa descendance du Prince des croyants 'Ali n'était pas établie. Parmi les Alides signataires figuraient [P. 20] Ei-Mortad'a (1) et son frère Er-Rad'i, Ibn el-Bat'h'âwi et Ibn el-Azrak'; parmi les non-Alides, Ibn el-Akfâni, Ibn el-Kharazi, Aboû'l-'Abbâs Abîwerdi, Aboû H'âmid, Kechfeli, K'odoûri, Çaymeri, Aboû'l-Fad'l Nisawi, Aboû Dja'far Neseft et Aboû 'Abd Allâh ben en'-No'mân, le juriste chî'ite.

Les partisans de l'authenticité prétendirent que les savants qui avaient signé cette pièce ne l'avaient fait que par crainte, et que d'autre part il n'y avait aucun argument à tirer du dire de gens qui n'étaient pas versés dans la science des généalogies. D'après l'émir 'Abd el-'Azîz, auteur de la chronique d'Ifrîk'iyya et du Maghreb (2), les juifs le reconnaissent pour un des leurs; or cet auteur parle d'après plusieurs savants et a scruté

(1) La biographie d'El-Mortad'a figure dans Ibn Khallikân, t. II, p. 256; cf. *Chrestom Athir*, de Sacy, II, 100. Les noms des signataires se retrouvent, avec quelques différences, dans les *Prologomènes*, I, 44.

(2) Il s'agit de la chronique intitulée *El-djam' wa'l-bayân*, etc., par Aboû Mohammed 'Abd el-'Aziz ben Cheddâd Himyari, qui était de la famille des Zîrides (*Mokassa*, f. 213 v.; *II. des Berb.*, II, 483, n.; Haddji Khalfa, II, 622). La liste des chroniques traitant de Kayrawân se trouve dans une note de la traduction d'Ibn Khallikân, III, 383.

avec un grand zèle les débuts de cette dynastie. Je vais rapporter la substance des assertions de cet écrivain, qui est un narrateur soigné, mais je décline d'ailleurs la responsabilité de ses attaques. « Quand, dit-il, Dieu envoya son prophète Mahomet, cela fut cause d'un grand émoi chez les Juifs, les Chrétiens, les Roûm, les Persans, les K'oreych et les autres Arabes, car il venait proclamer la vanité de leurs rêveries, attaquer leurs religions et leurs divinités et semer chez eux la dispersion. Aussi se réunirent-ils tous contre lui, mais le seul appui divin suffit à déjouer leurs ruses et à lui assurer la victoire, de sorte qu'alors ceux que Dieu dirigeait embrassèrent l'islamisme. Après sa mort l'impiété réapparut, et les Arabes, dans la croyance que les Compagnons manqueraient de vigueur, chancelèrent dans leur foi. Aboû Bekr combattit dans la voie de Dieu, tua Moseylema, refoula l'apostasie, avilit l'infidélité, mit sous ses pieds la Péninsule arabique, porta la guerre en Perse et chez les Roûm. A sa mort encore on crut que c'était fait de l'Islam. Mais son successeur 'Omar ben el-Khat'tâb infligea des humiliations aux Persans et aux Roûm, il s'empara de leurs territoires ; en vain les impies suscitèrent contre lui Aboû Lou'lou'a (1) dans l'espoir qu'en l'assassinant ils éteindraient la lumière de l'Islam, ce fut ce traître qui trouva la mort. Vint ensuite 'Othmân, qui enrichit encore la série des victoires et sous qui s'accrut l'étendue de l'empire. Il périt de mort violente, et son successeur le Prince des croyants 'Ali [P. 21] gouverna de la plus remarquable façon. Désespérant d'anéantir l'Islam par la force, les ennemis de la foi se mirent à supposer des *traditions* mensongères, à inspirer aux esprits à la foi vacillante des doutes sur les choses les mieux établies par les traditionnaires, à employer l'interprétation allégorique pour corrompre le

(1) C'est-à-dire Firoûz Aboû Lou'lou'a Naçrâni, esclave de Mogheyra, sous le poignard de qui périt 'Omar (voir le commentaire d'Ibn Badroûn, p. 155 ; Mas'ouûdi, *Prairies d'or*, IV, 226).

vrai et l'attaquer. Les premiers qui agirent ainsi furent Abou' l-Khat't'âb Moh'ammed ben Abou' Zeyneb, client des Benoû Asad, Abou' Châkir Meymoûn ben Dayçân, auteur du *El-Mîsân. fî noçret ez-zendak'a* (1), et d'autres encore. Ils confièrent à ceux qui leur inspiraient confiance que chacune des pratiques de la religion avait un sens caché et que Dieu n'impose pas à ses saints (*weli*) non plus qu'à ceux qui connaissent les imâms et les *bâb* (2) la prière ni la *sekât*, etc., et qu'en outre il ne leur défend rien; ils leur permirent d'épouser leurs propres mères ou leurs propres sœurs, car ces restrictions, ajoutaient-ils, ne sont imposées qu'à la masse, et non aux élus. De plus ils firent montre de se déclarer partisans de la famille du Prophète, pour cacher leur jeu et se concilier les masses. Leurs adeptes se dispersèrent dans les divers pays et affectèrent, pour ainsi séduire les hommes, de mener une vie ascétique et adonnée aux pratiques religieuses, tandis que dans la réalité ils étaient tout autres.

« Abou' l-Khat't'âb fut mis à mort à Koufa avec un certain nombre de ses adeptes. Ceux-ci lui avaient autrefois manifesté la crainte qu'ils avaient des troupes, mais il les avait tranquillisés en leur disant que les armes ne pourraient agir sur eux. Quand leurs cous commencèrent à tomber sous le sabre, ils lui rappelèrent ce qu'il leur avait dit: « Puisque Dieu le veut, répondit-il, à quoi peut servir mon habileté? »

« Ces hommes se dispersèrent partout et, s'étant mis à apprendre la prestidigitation, les enchantements, l'art

(1) Cet ouvrage est également cité par d'autres auteurs, mais ne figure pas dans Hadji-Khalifa. Le premier mot est parfois défiguré en *میدان* (*Mokaffa*, f. 213 v, et apud Quatremère, *Journal asiatique*, 1836, II, 431) ou *مندان* (de Sacy, *Religion des Druzes*, I, cccxxxviii; cf. LXVIII, où on retrouve, en français seulement, le titre *la Balance*). Cf. Wüstenfeld, p. 6.

(2) *Bâb* est le nom donné aux *dâ'i* ou missionnaires dans la secte chiite des *sab'iyya* (*Dictionary of the technical terms*, p. 409 et 669).

des prestiges, l'astrologie et l'alchimie, ils surent habilement s'en servir selon les circonstances et les dispositions de ceux avec qui ils se trouvèrent en rapport, tandis qu'ils agissaient sur la masse par leur affectation d'ascétisme. Ibn Dayçân eut un fils nommé 'Abd Allâh K'addâh', à qui il enseigna tous les tours et qui, mis par lui au courant des secrets de la secte, devint d'une grande habileté. Il y avait dans les environs de Kardj (1) et d'Içpahân un individu nommé Moh'ammed ben el-H'oseyn et surnommé Dendân (2), [P. 22] qui, administrateur de ces régions et y occupant une haute situation, détestait les Arabes et s'attachait à réunir les preuves de leurs mauvaises actions (3). K'addâh' alla le trouver, et par ce qu'il lui apprit à ce sujet, accrut son influence auprès de lui. Il lui conseilla de tenir cachés ses vrais sentiments sans les divulguer, mais de se faire ouvertement chi'ite en déblatérant contre les Compagnons, car, dit-il, « c'est autant qu'attaquer la Loi et par eux tu en atteindras d'autres ». Son protecteur approuva ces paroles, et lui remit de fortes sommes destinées à l'entretien des missionnaires de la foi nouvelle, que ces subsides permirent d'envoyer dans les divers cantons de l'Ah'wâz, de Baçra, de Koûfa, de T'âlek'ân, du Khorasân et de Salamiya, dans le territoire d'Emesse. Puis K'addâh' et Dendân moururent.

» K'addâh', ainsi surnommé parce qu'il était oculiste et opérait de la cataracte, fut après sa mort remplacé par son fils Ah'med, qui prit comme compagnon un homme du nom de Rostem ben el-H'oseyn ben H'awcheb ben Dâdân Neddjâr, originaire de Koûfa (4). Comme ils se

(1) Localité du Djebal située entre Hamadân et Ispahân.

(2) Ou *Dîlân*, d'après une variante qu'on retrouve aussi dans le *Mokaffa*.

(3) Quatremère, traduisant le passage correspondant du *Mokaffa* (واظهر له عبد الله مساوى العرب), dit, en parlant d'Abd Allâh, « s'attachant à faire une critique amère des vices des Arabes » (*Journ. As.*, 1836, II, 140).

(4) Le même savant a lu ce nom, Rostem Abulhoseyn ben *Revue africaine*, 42^e année. Nos 229-230 (2^e et 3^e Trimestres 1898). 18

rendaient ordinairement aux tombeaux sacrés (*mechhed*), ils y trouvèrent un Yéménite de Djened (1), nommé Moh'ammed ben el-Fad'l, chi'ite très riche et appartenant à une tribu importante, qui s'était rendu en pèlerinage au tombeau d'El-H'oseyn ben 'Ali et qui y pleurait abondamment. Quand il sortit, Ah'med, attiré vers lui par les larmes qu'il lui avait vu verser, fit sa connaissance et lui exposa sa doctrine, qui trouva bon accueil. Il envoya alors dans le Yémen avec le nouvel adepte En-Neddjâr, à qui il ordonna d'observer les pratiques de la religion et de vivre en ascète tout en attirant la population à la croyance du Mahdi et de l'imminente apparition de celui-ci dans le Yémen. En-Neddjâr se rendit dans ce pays, où il s'installa à 'Aden, proche d'un groupe de Chiites nommés les Benoû Moûsa, et il se mit à vendre la pacotille dont il s'était muni. Les Benoû Moûsa se rendirent auprès de lui pour lui demander le motif de son arrivée, et comme il voulait se dire commerçant : « Non, » lui dirent-ils, « ce n'est pas là ta profession ; tu es l'envoyé du Mahdi, et nous avons entendu parler de toi. Nous autres, nous sommes les Benoû Moûsa, que tu connais peut-être ; réjouis-toi donc et sois sans méfiance, car nous sommes tes frères ». Alors il se dévoila, les affermit dans leurs intentions, représenta le pouvoir du Mahdi comme près de se réaliser et leur fit faire des approvisionnements considérables en armes et en chevaux, car, disait-il, les temps étaient venus, et le Mahdi allait bientôt paraître chez eux (2).

Karkhin ben Hawcheb Neddjâr (*ib.* p. 144 ; cf. *Berbères*, II, 509 et 505). Le texte du *Mokaffa* porte *يقال له رستم ابو الحسين من الكرخيين بن حوشب بن زادن النجار*. On lit dans Noweyri « Aboû 'I-Hoseïn Roustem fils de Carhin fils de Hauscheb fils de Dadan le charpentier » (*Druzes*, I, cccclv).

(1) Le Djened, Çan'â et Had'ramawt constituent les trois régions que comprend l'Yémen (*Merâcid*, s. v.)

(2) Cela se passait en 268 (31 juillet 881) (*Berbères*, II, 509).

» [P. 23] Ces agissements parvinrent aux oreilles des Chiites de l'Irâk, qui se rendirent alors auprès de lui, de sorte que les sectaires formèrent un groupe nombreux et puissant. Ils firent contre leurs voisins des expéditions qui leur procurèrent du butin et leur permirent de prélever des impôts. Leur chef put ainsi envoyer de riches présents aux enfants, restés à Koûfa, d'Abd Allâh K'addâh'. On avait d'autre part envoyé au Maghreb deux missionnaires, El-H'olwâni et Aboû Sofyân, en leur disant : « Le Maghreb est une terre en friche ; allez là labourer en attendant l'arrivée du semeur (1). » L'un d'eux alla s'installer à Mermadjenna, dans le pays des Ketâma, et l'autre à Souk' H'imâr (2) ; le cœur des habitants se donna aux nouveaux venus, à qui l'on apporta argent et cadeaux, et qui, après une longue existence, moururent à un court intervalle l'un de l'autre.

Envoi au Maghreb d'Aboû 'Abd Allâh ech-Chî'i

» Aboû 'Abd Allâh el-H'oseyn ben Ah'med (3) ben Moh'ammed ben Zakariyyâ ech-Chî'i, originaire de Çan'â, était allé rejoindre Ibn H'awcheb Neddjâr à Aden et était devenu l'un de ses principaux partisans, car il était instruit, intelligent, fin et rusé. Aussi Ibn H'awcheb, quand il apprit la mort d'El-H'olwâni et d'Aboû Sofyân, lui parla-t-il en ces termes : « Ces deux hommes qui

(1) Je lis ici, de même qu'à la page 25, l. 8, صاحب البذر ou صاحب البزر. J'ai, dans ces chapitres relatifs au Mahdi, fait au texte maintes corrections de détail.

(2) M. de Slane croit devoir corriger en Souf Djemâr, ce qui équivaldrait à l'Oued-Rumel, qui coule à Constantine (*Berbères*, II, 508).

(3) Les mots *ben Ahmed* ne figurent pas dans la généalogie de ce personnage telle que la donne Ibn Khaldoun (*Berbères*, II, 509), mais se retrouvent dans le récit, presque identique au nôtre, que donne de Sacy (*Druzes*, I, p. CCLVII).

viennent de mourir ont labouré le sol des Ketâma au Maghreb ; il n'y a que toi qui lui manques maintenant ; hâte-toi donc de te rendre dans cette terre travaillée et toute préparée ! » En conséquence, Aboû 'Abd Allâh partit pour la Mekke muni d'argent fourni par Ibn H'awcheb, qui le fit accompagner par 'Abd Allâh ben Aboû Molâh'if. A son arrivée à la Mekke, Aboû 'Abd Allâh se fit conduire auprès des pèlerins originaires des Ketâma, aux côtés de qui, sans d'ailleurs faire connaître ses intentions, il alla s'asseoir ; il les entendit parler des mérites des membres de la famille du Prophète, leur en témoigna son approbation et se mit à parler de choses qui leur étaient inconnues. Quand il voulut se lever, ses interlocuteurs lui demandèrent la permission de profiter de son aimable compagnie pour visiter les lieux sacrés, à quoi il consentit. [P. 24] Ils lui demandèrent ensuite où il se rendait, et ils furent bien aises de pouvoir l'accompagner, puisque, disait-il, il allait en Égypte. Parmi les principaux de ces Ketâma de la Mekke, figuraient H'oreyth Djemîli et Moûsa ben Mekâd (1).

» On se mit en route, et l'étranger, toujours muet sur le but qu'il poursuivait, se montrait pratiquant rigoureux et vivait en ascète, ce qui augmenta encore le zèle et les prévenances de ses compagnons. Il se renseignait auprès d'eux sur leur pays, sur leur situation et sur leurs tribus, et leur demanda jusqu'à quel point ils reconnaissaient l'autorité du sultan d'Ifrîk'iyya ; à ceci ils répondirent que ce prince, éloigné de leur territoire de dix journées de marche, n'avait chez eux aucun pouvoir, et comme il leur demandait s'ils portaient les armes, ils ajoutèrent que c'était là leur occupation (par excellence). Il ne cessa de prendre des informations sur eux jusqu'à ce que, étant arrivé en Égypte et voulant

(1) Ibn Khaldoun cite les noms de quatre de ces chefs, dont Moûsa ben H'oreyth, chef des Sekyân, et Moûsa ben Tekad (*Berbers*, II, 510).

leur faire ses adieux, en répondant à leurs questions qu'il y était venu pour pratiquer l'enseignement, ces hommes lui dirent : « Si tel est ton but, viens plutôt chez nous ; cela te sera plus profitable, puisque nous connaissons combien tu es véridique. » Enfin, à force d'instances et d'humbles sollicitations, ils parvinrent à le décider à les accompagner. Quand ils approchèrent de leur pays, des Chiites qu'ils rencontrèrent et qui furent par eux mis au courant, prièrent l'étranger de descendre chez eux, et l'on tira au sort pour savoir qui lui donnerait l'hospitalité ; puis on se remit en marche pour arriver dans le territoire des Ketâma vers le 15 rebî' I 280 (commencement de juin 893) (1). Comme certains d'entre eux le priaient de s'installer chez eux en s'offrant à combattre pour lui, il leur demanda où était la Vallée des gens de bien (*Feddj el-akhyâr*), ce qui les surprit fort, car ils ne lui avaient pas parlé de ce lieu. Quand on lui eut dit que c'était chez les Benoû Selyân (2) : « C'est là, dit-il, que nous irons ; puis nous nous rendrons successivement chez chaque groupe pour vous voir tous dans vos demeures mêmes. » Il contenta ainsi tout le monde, et gagna la montagne dite Inkidjân (3), où se trouve le Feddj el-akhyâr : « Voilà bien, dit-il, la Vallée des gens de bien, ainsi nommé à cause de vous, car il est dit dans les traditions que le Mahdi aura une hégire (fuite) où vous éloignerez de votre pays (4) et où il sera protégé par des gens de bien de cette époque appartenant à

(1) D'autres disent 288 (*Berbères*, II, 511 ; *Religion des Druzes*, I, p. cclviii) ; c'est d'ailleurs la leçon d'un ms. Le texte de Bibars porte aussi 280.

(2) Benoû Sekyân (*Berbères*, *ibid.*).

(3) On écrit aussi Ikdjân (*Berbères*, II, 511 ; Table géographique, du même ; Edrisi, p. 105 ; Wüstenfeld, p. 9, etc.).

(4) La leçon du texte *تنبؤوا* et la variante *تبيتوا* me paraissent également douteuses. On lit dans la *Religion des Druzes* (I, p. cclix) : « ... le Mahdi doit avoir une fuite lors de laquelle des gens de bien de ce temps-là s'éloigneront de leur domicile... »

un peuple dont le nom dérive de *ketmân* (secret); or ce sont là les Ketâma, et c'est parce que vous sortirez d'ici que cette vallée est appelée *Feddj el-akhyâr*. »

« Les tribus [berbères] vinrent l'écouter à l'envi, et par toutes sortes de tours, de ruses [P. 25] et de sortilèges, il les fascina si bien que de toutes parts les Berbères accoururent à lui. Sa situation devint telle que maintes fois les Ketâma se battirent à son propos avec d'autres Berbères, et à plusieurs reprises il put échapper à la mort. Cependant, pendant toute cette période, il ne parlait point du Mahdi. Des savants se réunirent pour discuter avec lui et ensuite le tuer, mais les Ketâmis, qui lui donnaient le nom d'Aboû 'Abd Allâh Machrek'i (l'Oriental), ne lui laissèrent pas entamer la discussion. L'émir d'Ifrîk'iyya Ibrâhîm ben Ah'med ben el-Aghlab, qui apprit ce qui se passait, demanda des renseignements au gouverneur de Mîla; mais celui-ci parla dédaigneusement d'Aboû 'Abd Allâh, qui était, dit-il, un homme vêtu grossièrement, prêchant les bonnes œuvres et les pratiques de dévotion. Aussi le souverain ne s'occupait-il plus de lui.

Aboû 'Abd Allâh ayant ensuite confié aux Ketâma qu'il était le semeur (1) annoncé par Aboû Sofyân et H'olwâni, augmenta d'autant l'affection qu'ils lui portaient et la haute idée qu'ils avaient de lui. Mais alors la discorde surgit à son sujet entre eux et les autres Berbères, et comme il avait des ennemis qui voulaient le tuer, il dut se cacher, tandis qu'un combat acharné avait lieu entre les deux partis. Alors l'un des principaux Ketâmis, El-H'asan ben Hâroûn, prit Aboû 'Abd Allâh avec lui et le couvrit de sa protection. Il l'emmena à Tâzroût, et les tribus vinrent de toutes parts trouver le saint homme, qui retrouva une grande situation, tandis qu'El-H'asan ben Hâroûn, qui exerçait l'autorité, fut par lui

(1) Voir la note 1 de la page 275.

placé à la tête de la cavalerie (1). Alors Aboû 'Abd Allâh, cessant de se tenir caché, parut dans les combats et y remporta des avantages qui lui permirent de faire du butin. Il se retira ensuite à Tâzroût, qu'il entourait d'un fossé. Les Berbères se portèrent contre la ville et l'attaquèrent, puis consentirent à la paix ; mais ils recommencèrent ensuite la lutte et livrèrent de nombreux combats où ils eurent le dessous, si bien que le vainqueur resta maître de tous leurs biens et devint le chef incontesté des Berbères aussi bien que des Ketâma.

Il prend la ville de Mîla, puis est battu

« La situation étant ainsi établie, Aboû 'Abd Allâh marcha contre la ville de Mîla, dont un habitant, El-H'asan ben Ah'med, vint le trouver pour lui indiquer la partie faible de la ville. Malgré la résistance acharnée des habitants, il put s'emparer des faubourgs ; il consentit alors à donner l'amân qui lui fut demandé et pénétra [P. 26] dans la ville.

» Ibrâhîm ben Ah'med, qui était alors émîr d'Ifrîk'iyya, fit, en apprenant ces événements, partir son fils El-Ah'wal à la tête de douze mille hommes, que suivit bientôt une armée d'égale force. La rencontre qui eut lieu se termina par la déroute d'Aboû 'Abd Allâh, qui perdit un grand nombre de ses partisans (2). El-Ah'wal se mit à sa poursuite, mais une abondante chute de neige le sépara des fuyards : Aboû 'Abd Allâh put gagner la montagne d'Inkidjân, tandis qu'El-Ah'wal se porta sur

(1) Cette partie du récit est plus détaillée dans Ibn Khaldoun (*Berbères*, II, 511), plus abrégée dans la *Religion des Druzes* (I, p. CCLX).

(2) Ibn Khaldoun (II, 514) dit que cette bataille eut lieu près de Meloûsa, dont la position est inconnue. On retrouve cependant un ethnique *Meloûchi* (*ib.*, II, 518, et ailleurs), ou Meloûsi (*Bayân*, I, 146, 158, etc.) et la tribu des Meloûsa (voir I, 291) ; or la confusion entre *s* et *ch* est facile dans l'écriture arabe. Cf. p. 261.

Tâzroût, qu'il livra aux flammes ; il fit subir le même sort à Mîla, où il ne trouva personne. Aboû 'Abd Allâh éleva à Inkidjân un établissement qu'il nomma *maison de retraite*, et ses partisans l'y rejoignirent, tandis qu'El-Ah'wal retournait en Ifrîk'iyya. Le novateur alors se mit en campagne et fit main-basse sur tout ce que ses ennemis avaient laissé derrière eux. Il apprit ensuite de bonnes nouvelles : la mort d'Ibrâhîm l'Aghlabide, le meurtre de son fils Aboû 'l-'Abbâs et l'avènement de Ziyâdet Allâh, qui s'adonnait au jeu et aux plaisirs, ne pouvaient que lui être très agréables. Du vivant même de son frère Aboû 'l-'Abbâs, El-Ah'wal avait levé de nombreuses troupes avec lesquelles il attaqua Aboû 'Abd Allâh ; bien qu'ayant cette fois été battu, il ne cessa néanmoins de tenir la campagne et de serrer son ennemi d'assez près pour l'empêcher d'avancer. Or, il fut rappelé par Aboû Mod'ar Ziyâdet Allâh, qui était monté sur le trône d'Ifrîk'iyya, puis, comme il a été dit, il fut mis à mort. Ce prince avait été surnommé Ah'wal (louche), non parce qu'il l'était réellement, mais parce qu'il clignait des yeux lorsqu'il regardait fixement (1). Sa mort permit aux troupes ennemies, jusqu'alors contenues, de se répandre dans tout le pays, et Aboû 'Abd Allâh se mit alors à dire : « Le temps est venu où le Mahdi va paraître et subjuguera toute la terre ; heureux quiconque viendra me trouver et acceptera mes ordres ! » Il s'attachait en même temps à exciter les populations contre Aboû Mod'ar et à le leur rendre odieux. Tous les ministres de Ziyâdet Allâh étaient chiites, de sorte que les succès d'Aboû 'Abd Allâh ne leur déplaisaient pas, d'autant plus qu'on leur annonçait les prodiges que devait opérer le Mahdi, tels que de ressusciter les morts, de faire lever le soleil à l'Occident, de conquérir toute la terre. D'ailleurs, Aboû 'Abd Allâh entretenait avec eux une correspondance où il les séduisait par ses belles promesses.

(1) Voir plus haut la note 2 de la p. 261.

[P. 27] **Arrivée du Mahdi 'Obeyd Allâh auprès d'Aboû 'Abd Allâh Chî'i; son départ pour Sidjilmâsa**

» 'Abd Allâh ben Meymoûn K'addâh' étant mort, son fils prétendit que leur famille descendait d'«Ak'il ben Aboû T'âleb; mais ces gens néanmoins cachaiement toutes leurs démarches et ils se tenaient eux-mêmes dans l'ombre. Le fils dont il s'agit, nommé Ah'med, mourut en laissant un fils, Moh'ammed, à qui tous les missionnaires envoyés au loin adressaient leurs correspondances. Moh'ammed mourut à son tour en laissant deux fils, Ah'med et El-H'oseyn; celui-ci alla s'établir à Salamiya, dans la région d'Emesse, où se trouvaient des dépôts et des richesses provenant de son aïeul 'Abd Allâh K'addâh', ainsi que des intendants et des serviteurs. Il restait bien à Baghdâd un des fils de K'addâh nommé Aboû 'ch-Chelaghlagh (1); mais El-H'oseyn prétendait avoir été désigné par testament pour commander, et c'est à lui que les missionnaires du Yémen et du Maghreb adressaient leurs correspondances et leurs messages. Or un jour qu'à Salamiya on parlait de femmes en sa présence, on lui dépeignit l'extraordinaire beauté de la veuve d'un forgeron juif; il l'épousa et conçut pour elle un vif amour. Cette femme, qui exerçait sur lui un grand empire, avait de son précédent mariage un fils aussi beau qu'elle; H'oseyn s'attacha aussi à cet enfant, qu'il instruisit et qui, répondant à ses soins, développa une grande volonté et une application soutenue. Il y a des savants de la secte qui affirment que l'imâm établi à Salamiya, c'est-à-dire El-H'oseyn, mourut sans enfant et transmit ses pouvoirs à ce fils du forgeron juif, lequel serait

(1) Comparez *Religion des Druzes*, I, p. CCLII; *Journal asiatique*, 1836, t. II, p. 120.

ainsi 'Obeyd Allâh ; qu'il lui révéla les dires et actes secrets de la secte, ainsi que les endroits où résidaient les missionnaires, lui transmit ses richesses et les insignes, le présenta à ses partisans comme l'imâm désigné à qui ils devaient aide et obéissance, et lui fit enfin épouser sa propre cousine, la fille d'Aboû 'ch-Chelaghlagh. Tel est le récit que fait, entre autres, Aboû 'l-K'âsim el-Abyad' l'Alide.

« Ce nouveau chef se donna la généalogie que voici : 'Obeyd Allâh ben el-H'asan (1) ben 'Ali ben Moh'ammed ben 'Ali ben Moûsa ben Dja'far ben Moh'ammed [P. 28] ben 'Ali ben el-H'oseyn ben 'Ali ben Aboû T'âleb. Quelques rares personnes disent que cet 'Obeyd Allâh est un des fils de K'addâh'. Ces assertions valent ce qu'elles peuvent ; mais je voudrais bien savoir ce qui a déterminé Aboû 'Abd Allâh Chî'i et les autres propagateurs de la secte à faire sortir cette affaire de leurs mains pour la transmettre à un fils de juif, car enfin a-t-il aucune excuse à se donner à lui-même, celui qui traite ainsi ce qu'il considère comme une croyance pour laquelle il attend d'être récompensé ?

« Après, continue cet auteur, qu'El-H'oseyn eut investi 'Obeyd Allâh, il lui dit : « Tu auras après moi à fuir au loin et à supporter de bien dures épreuves » (2). La mort d'El-H'oseyn donna le pouvoir à 'Obeyd Allâh, dont les partisans s'accrurent encore par des libéralités dont ses prédécesseurs s'étaient abstenus. Aboû 'Abd Allâh lui envoya alors du Maghreb quelques Ketâmis pour l'informer des succès dont ils étaient redevables à Dieu et lui

(1) Il semble, d'après ce qui précède, qu'on doive lire « el-H'oseyn ». Cependant le texte de Bibars écrit aussi « el-Hasan ».

(2) Tout le commencement de ce chapitre, jusqu'au point où nous sommes arrivés, ne paraît pas figurer dans les documents employés par de Sacy pour la biographie de Haken (*Druzes*, I, p. CCLV et s.) ; mais la presque complète conformité entre son texte et le nôtre recommence ici. Nous avons fait remarquer que Bibars Mançoûri, où ce savant a largement puisé, ne fait guère qu'abrégé Ibn el-Athîr.

dire qu'ils l'attendaient. Or la notoriété d'Obeyd Allâh était devenue grande sous le khalife El-Moktafi (2), et les recherches ordonnées par celui-ci forcèrent le novateur à fuir avec son fils, alors tout jeune, Aboû 'l-K'âsim Nizâr, qui plus tard lui succéda sous le surnom d'El-K'â'im. Accompagné de ses intimes et de ses clients, il se dirigea vers le Maghreb, dont Ziyâdet Allâh avait alors le gouvernement. A son arrivée en Égypte, il s'installa en se déguisant en marchand. Mais 'Isa Nouûcheri, qui administrait alors ce pays, reçut du khalife des lettres donnant le signalement et le costume du fugitif et enjoignant de l'arrêter, lui et ceux qui lui ressembleraient. Un chiite qui figurait parmi les intimes d'Isa, informa le Mahdi de ce qui se passait et lui conseilla de s'en aller. Celui-ci se mit donc en route avec ses compagnons, à qui il fit de grandes libéralités prélevées sur les richesses considérables qu'il emportait. Dès l'arrivée de l'ordre khalifal, 'Isa fit organiser des recherches dans toutes les directions, et il se mit lui-même en campagne. Il atteignit le Mahdi et, sitôt qu'il le vit, convaincu qu'il s'agissait bien de lui, il l'arrêta, puis alla camper dans un jardin où il le mit sous bonne garde. Quand l'heure du repas fut venue, il l'invita à manger, mais comme l'autre refusa sous prétexte qu'il jeûnait, 'Isa eut pitié de lui et lui demanda de dire franchement qui il était, lui promettant de le relâcher. Mais 'Obeyd Allâh, sans vouloir rien avouer, le menaça de la colère divine et fit si bien, employant tantôt les reproches tantôt la douceur, que le gouverneur le relâcha et voulut même lui donner une escorte pour le reconduire jusqu'auprès de ses compagnons de voyage ; 'Obeyd Allâh déclara n'en avoir pas besoin et lui adressa ses souhaits en guise d'adieux. On dit aussi [P. 24] qu'il obtint d'être relâché moyennant une rançon qu'il paya en cachette.

(2) Cet Abbasside régna de 289 à 295, et eut pour successeur El-Moktadir.

« Cependant Noûcheri, ému par le blâme que lui adressèrent quelques-uns des siens, s'apprêtait à envoyer des soldats pour ramener celui qu'il venait de rendre à la liberté. Or, 'Obeyd Allâh trouva, en rejoignant ses gens, que son fils Aboû 'l-K'âsim était à pleurer un chien de chasse qu'il avait perdu, et ses esclaves lui dirent avoir laissé ce chien dans le jardin où ils avaient campé. Il retourna alors sur ses pas pour chercher cet animal et pénétra, suivi de ses esclaves, dans le jardin en question. Noûcheri, qui les vit, demanda ce qui se passait, et on lui dit pour quel motif son ex-prisonnier était revenu : « Malheureux que vous êtes », dit-il alors aux siens, « voyez cet homme que vous vouliez me faire prendre pour le mettre à mort ! S'il poursuivait le but qu'on lui prête ou s'il était coupable, il serait parti au plus tôt et se serait caché, au lieu de revenir ici chercher un chien ! » Et il renonça à toute poursuite. Le Mahdi s'enfuit sans perdre de temps, mais des voleurs l'arrêtèrent au lieu dit Et-T'âh'oûna (1) et le dépouillèrent d'une partie de ses bagages, et entre autres de livres et de recueils de prédictions provenant de ses ancêtres et dont la perte lui fut très sensible. Mais on dit que son fils Aboû 'l-K'âsim, quand il se rendit, pour la première fois en Égypte, les retira de cet endroit. Le Mahdi, accompagné de son fils, parvint enfin à Tripoli, où se fit la dislocation de la caravane avec laquelle il avait fait route.

« Il envoya alors à K'ayrawân l'un de ses compagnons, Aboû 'l-'Abbâs, frère d'Aboû 'Abd Allâh Chî'i, avec une partie de ses effets, en lui donnant l'ordre de se joindre aux Ketâma. Mais à l'arrivée d'Aboû 'l-Abbâs en cette ville, Ziyâdet Allâh était déjà informé des menées du Mahdi, et ses agents opérant des recherches apprirent que celui-ci était resté à Tripoli et que son repré-

(1) Dans la région de Barka; ce lieu est cité par Edrisi, trad., p. 164, et par le *Meracid*, sans détails; voyez Wüstenfeld, *Fatimiden*, p. 17.

sentant à K'ayrawân était Aboû 'l-'Abbâs. Ce dernier fut arrêté, mais malgré les tortures auxquelles on le soumit n'avoua rien autre chose sinon qu'il était marchand et avait accompagné un homme de la caravane. On le retint en prison, et le Mahdi, l'apprenant, se rendit à K'ast'îliya. Alors arriva de la part de Ziyâdet Allâh un ordre adressé au gouverneur de Tripoli d'arrêter le Mahdi; mais celui-ci avait su se concilier ce personnage par les cadeaux qu'il lui avait faits, de sorte qu'il fut répondu [P. 30] à Ziyâdet Allâh que le novateur avait quitté Tripoli et n'avait pu être rejoint. Le Mahdi, quand il fut arrivé à K'ast'îliya, renonça à rejoindre Aboû 'Abd Allâh Chî'i, de crainte que cette démarche ne révélât clairement la situation et n'amenât ainsi la mort d'Aboû 'l-'Abbâs, qui était toujours entre les mains de l'autorité. En conséquence, il partit pour Sadjilmâsa, et il venait de se mettre en route quand arrivèrent à K'ast'îliya des messagers chargés de l'arrêter, mais qui le manquèrent. Il parvint à sa nouvelle destination, toujours filé par des espions tout le long de la route, et il s'y installa. El-Yâsa' ben Midrâr, qui régnait en cette ville, fut gagné par les présents que lui fit l'étranger, à qui il accorda sa faveur et son amitié. Mais une lettre de Ziyâdet Allâh lui ayant appris que cet homme était celui en faveur de qui Aboû 'Abd Allâh Chî'i faisait de la propagande, le Mahdi fut, par ses ordres, jeté dans une prison d'où il ne fut tiré que par Aboû 'Abd Allâh, ainsi qu'on le verra.

Aboû 'Abd Allâh conquiert l'Ifrîk'iyya et réduit Ziyâdet Allâh à la fuite

On a vu plus haut ce que nous avons dit d'Aboû 'Abd Allâh. Ziyâdet Allâh, en présence de ses progrès et de la conquête qu'il venait de faire notamment des deux villes de Mîla et de Set'îf, se mit à réunir des troupes

nombreuses, non sans faire de fortes dépenses, et mit à leur tête l'un de ses parents, Ibrâhîm ben H'obeych (1), qui ne connaissait rien aux choses de la guerre. Cette armée, forte de 40,000 hommes, comptait sans en excepter aucun tous les plus braves guerriers d'Ifrîkiyya et était abondamment pourvue d'argent et d'approvisionnements. Elle se mit en marche, et avait doublé en nombre quand elle arriva à Constantine, ville ancienne et très forte où elle prit ses quartiers, et où elle fut rejointe par de nombreux Ketâma qui ne s'étaient pas soumis à Aboû Abd Allâh. Elle avait d'ailleurs massacré quantité de partisans de ce dernier au cours de la route. Aboû 'Abd Allâh et les Ketâma, peu rassurés en présence de ces forces, restèrent retranchés dans la montagne, et de son côté Ibn H'obeych demeura pendant six mois à Constantine sans en bouger. Voyant que ses adversaires ne venaient pas l'y attaquer, il se dirigea avec toutes ses forces [P. 31] vers la ville de Belezma (2). Il rencontra de ce côté un parti de cavalerie envoyé en reconnaissance par Aboû 'Abd Allâh, et sitôt qu'il l'eut aperçu, il marcha contre ces cavaliers sans qu'il eût [presque] personne avec lui et alors que les bagages n'étaient même pas encore déchargés. Une mêlée acharnée s'engagea aussitôt, et dès qu'Aboû 'Abd Allâh en eut reçu la nouvelle, il s'avança avec toutes ses forces et mit en fuite Ibrâhîm, qui fut blessé et dont le cheval eut les

(1) L'orthographe de ce dernier nom varie : on lit H'obeych dans Ibn Khaldoun (*Berbères*, II, 517 ; Desvergers, *Afrique*, 150), Hawcheb (*Druzes*, I, cclxv) et H'abechi dans le *Bayân*, où le personnage incapable à qui Ziyâdet Allâh confia ses troupes est cité plusieurs fois (I, 131, 133, 138 et 139) ; dans une variante du second ms, il est appelé Ibrâhîm ben H'abechi ben 'Omar Temîmi (p. 131, n.). Cf. Fournel (*Berbers*, II, 63) ; Wüstenfeld (*Fatimiden*, 49). Bibars Mançouri écrit *H'anbech*, et Tornberg a lu *Khoneych*. Cf. plus loin.

(2) Le texte porte *Kerma*, de même que dans la *Religion des Druzes*, I, p. cclxvi) avec la variante *Kebezma* ; ailleurs (*Bayân*, I, 133), *Kaboûna*. J'ai corrigé en *Belezma*, comme a lu M. de Slane (*Berbères*, II, 517). Cf. Fournel, *Berbers*, II, 63.

jarrets coupés; la déroute fut complète, nombre de soldats furent massacrés et tous les bagages tombèrent aux mains d'Aboû 'Abd Allâh. Quant à Ibrâhîm, il s'enfuit à K'ayrawân, et cette victoire, qui mit toute l'Ifrîkiyya en émoi, augmenta la renommée et consolida la puissance du vainqueur.

Celui-ci fit parvenir une lettre où il annonçait ces bonnes nouvelles au Mahdi, toujours emprisonné à Sidjilmâsa; ce message fut confié à un homme sûr, qui, déguisé en boucher et sous prétexte de vendre de la viande, parvint jusqu'au destinataire. Aboû 'Abd Allâh s'avança alors contre la ville de T'obna, devant laquelle il mit le siège; il éleva contre elle des tours mobiles, mina une tour et une courtine et fit écrouler les murs à la suite d'un combat acharné; il était ainsi maître de la ville, mais les chefs se réfugièrent dans la forteresse, et ce ne fut qu'après y avoir été assiégés quelque temps qu'ils demandèrent quartier. L'amnistie leur fut accordée, de même qu'aux habitants.

Il marcha ensuite contre la ville de Belezma, qu'il avait déjà assiégée à plusieurs reprises, mais toujours sans succès. Il la serra cette fois de très près, la combattit énergiquement et dressa des tours mobiles d'où étaient lancées des matières enflammées qui y provoquèrent l'incendie. Il y pénétra l'épée à la main, y massacra les défenseurs et démantela les murailles.

L'annonce de ces événements affecta péniblement Ziyâdet Allâh, qui se mit à faire des levées et réunit ainsi douze mille hommes dont il confia le commandement à Hâroûn ben et-T'obni (1). Celui-ci se mit en campagne et fut rejoint par de nombreux combattants: il marcha contre la ville de Dâr Melloûl (2), qui s'était

(1) On lit également Hâroûn ben et-T'obni dans la *Religion du Druzes* (I, p. cclxvi), ainsi qu'on peut s'y attendre d'après la grande ressemblance des documents employés par de Sacy, et du nôtre. Ibn Khaldoun (*Berbères*, II, 517) lit « Hâroûn Tobni ».

(2) Le texte porte Dar Meloûk. Dâr Melloûl est à une forte journée

soumise à Aboû 'Abd Allâh, en massacra les habitants et ruina le château-fort. Poursuivant sa route, il rencontra un parti de cavaliers envoyés en reconnaissance de son côté par le Chiite, [P. 32] et ses troupes en les voyant se troublèrent et, poussant de grands cris, prirent la fuite sans même combattre. Les soldats du Chiite, qui avaient d'abord redouté quelque stratagème, virent qu'il s'agissait d'une véritable débandade, et, saisissant l'occasion, en massacrèrent une immense quantité; Hâroûn lui-même y perdit la vie (1). Puis Aboû 'Abd Allâh se rendit maître de Tîdjis par capitulation (2).

E. FAGNAN.

(A suivre.)

— Pour tous les articles non signés :

Le Président,

ARNAUD.

E. de T'obna (Edrisi, trad., 109) ; dans l'*Histoire des Berbères* (II, 517 ; *Table géogr.*) on lit aussi Dar Melouvel. Dans la *Religion des Druzes*, I, p. CCLXVII, on lit Dar-almolouc.

(1) Ibn Khaldoun (*Berbères*, II, 517) parle d'une défaite qu'aurait alors subie un des officiers du Chii ; peut-être y a-t-il confusion.

(2) Tîdjis ou Tîdjist (défiguré en *Bandjas* dans les *Druzes*, I, CCLXVIII, car ce mot manque de points diacritiques dans le ms), est, selon Edrisi (p. 137, trad.) à 3 journées de Bône et à 2 de Constantine. M. de Slane (*Bekri*, 131 et 150) la place à 8 lieues sud-est de Constantine ; c'est l'ancienne *Tigisis*.